

LA FORÊT DES ÂMES

BERNARD WEBER & SÉBASTIEN WEBER

LE DIABLE À 4 PATTES,
2018

LA FORÊT DES ÂMES

FUNÉRAILLES

PERSONNAGES

BLANCHE PARISSET, *villageoise défunte*

LAURETTE
SUZANNE
SOLANGE
MADELEINE
LUCIE

} *villageoises*

TÉRÈSE
HENRI
LOUIS

} *enfant du village*

COLETTE GAUTHIER, *fiancée de Robert*

ROBERT GROSJEAN, *missionnaire*

D^R GODIVEAU, *médecin de famille*

MARGUERITE MUTANDINE
ODETTE SOLIVEAU

} *marraines de guerre*

MARIE DE L'INCARNATION
JEANNE DE LA CHARITÉ

} *religieuses*

JULIE TARDIEU, *institutrice*

JULES COUTIER, *maire*

CLAUDE LEMOT, *adjoint au maire*

M^{PL} MARCEL BRIDOIS, *maréchal des logis*

B^{RI} LUCIEN MERLOT, *brigadier*

GEORGES VANDERLET, *cafetier*

JEANNOT, *client du café*

LUCIEN MOURON }
RAYMOND BERLEROT } *croquemorts*

CAMILLE:ÉTIENNE }
JEANNE }
VICTOR } *enfants*
FRANÇOISE }
MARGUERITE }

ANDRÉE }
JACQUELINE }
CAROLE }
PHILIPPINE }
DELPHINE BOUDINOT } *vieilles dames*
PAULINE COUVREUR }
ÉMILIE MÉRIEUX }
ALICE }
FRANCE }

QUI C'EST QU'ON ENTERRE ENCORE ?

I

Lucie, Solange, Madeleine.

LUCIE. – Qui c'est qu'on enterre aujourd'hui ?

SOLANGE. – Paraît que c'est la Blanche...

MADELEINE. – La Blanche ? La fille Pariset ?

SOLANGE. – Ben oui, qui veux-tu d'autre ?

MADELEINE. – Oh ben ma foi, des Blanche, ça manque pas dans le coin...

SOLANGE. – Oui, oui, en tout cas c'est la Blanche aux Pariset !

LUCIE. – Ah ben ça me revient maintenant, elle toussait beaucoup ces temps-ci...

SOLANGE. – C'est vrai. Même que je me disais qu'elle avait eu un coup de froid au lavoir. C'est sûr qu'à force d'aller laver le linge ici, par tous les temps, qu'il pleuve, qu'il neige...

LUCIE. – Y'en a vraiment qu'ont que des malheurs... Veuve, en 14, le fils Pariset...

SOLANGE. – Ah oui, un bel homme, il a été fauché, il venait tout juste d'arriver sur le front...

MADELEINE. – Et puis, y a eu son fils aîné, le Marcel, y a pas un an, à Craonne...

LUCIE. – Craonne... Craonne ?

MADELEINE. – Le Chemin des Dames, ça te dit ?

II

Louis, Henri, Thérèse

THÉRÈSE. – Dis, Louis ?

LOUIS. – Qu'est-ce tu veux, Thérèse ?

THÉRÈSE. – Ils l'emmènent où, Madame Blanche ?

HENRI. – Tu sais pas où on met les morts ?

THÉRÈSE. – Ben non, j'sais pas... Madame Blanche, je croyais qu'elle allait au Paradis.

LOUIS. – Ils l'emmènent au cimetière.

HENRI. – On va y jouer des fois. Faut faire gaffe au garde champêtre.

LOUIS. – Oui, y veut pas nous voir là... Pourtant, on fait pas de mal...

THÉRÈSE. – Qu'est-ce vous faites ?

LOUIS. – On regarde les tombes, les fleurs et pis les décorations... Tu sais, c'est joli, des couronnes, des raisins en verre, des

fleurs aussi en verre... C'est comme des perles. Il y a des croix aussi avec des Jésus et des petits anges...

THÉRÈSE. – Vous m'emmènerez ?

HENRI. – Oh t'es trop petite... C'est pour les grands.

THÉRÈSE. – Ben, toi t'es pas grand, Louis, non plus...

LOUIS. – On est plus grands que toi et puis on a l'âge de raison, nous !

THÉRÈSE. – Alors, je suis presque grande, j'ai perdu ma dent et la petite souris est passée...

LOUIS. – Bon, on va voir...

HENRI. – Remarque, on peut y aller tout de suite... Y a qu'à suivre le corbillard...

LOUIS. – T'es sûr ?

HENRI. – Ben oui, on dira qu'on est de la famille.

THÉRÈSE. – De la famille à Madame Blanche ?

HENRI. – Oui, c'est ça. Des cousins très, très loin...

THÉRÈSE. – J'aime bien jouer à la cousine...

III

Suzanne, Colette, Robert

COLETTE. – Encore ! C'est tous les jours, maintenant !

SUZANNE. – Quoi donc ?

COLETTE. – Les enterrements, pardi ! Ça n'arrête pas.

ROBERT. – C'est la guerre !

SUZANNE. – La maladie aussi. La Blanche, elle avait attrapé la grippe...

COLETTE. – On meurt pas de la grippe !

SUZANNE. – Que tu dis ! On en meurt, oui. Les médecins, y savent pas quoi faire... Y en a qui disent que c'est pire que la peste ou le choléra...

ROBERT. – Pire que la guerre ?

SUZANNE. – Oui, pire que la guerre...

ROBERT. – Alors j'ai une chance d'en réchapper ! Je pars demain...

COLETTE. – Mon pauvre chéri, tu plaisantes, n'est-ce pas ? Oh oui, tu plaisantes, mon pauvre chéri... J'ai tellement peur, j'ai tellement de chagrin... Pourquoi tu pars ? À peine revenu par chez nous, ils te font repartir ! Tiens, il bouge, mets ta main sur mon ventre, tu le sens ? Tu le sens qui bouge ? Notre enfant... Oh, Robert, promets-moi de revenir... Jure-le, jure le sur mon ventre, sur notre enfant...

ROBERT. – Colette, je te le jure. Dès mon retour, nous nous marions. Ne pleure pas. Souris-moi, pour me donner du courage... J'en ai besoin, tu sais, j'en ai tellement besoin...

SUZANNE. – Les gendarmes, ils vous regardent... Je sais pas pourquoi. Oiseaux de malheur !

ROBERT. – Ils aimeraient bien me choper comme déserteur, je ferais une belle prise...

COLETTE. – Tais-toi, Robert, tu vas nous attirer le malheur...

ROBERT. – Comme s'il nous était pas déjà tombé sur le paletot !

IV

D^r Gustave Godiveau.

D^R GODIVEAU. – Depuis le temps que j'exerce, je n'ai jamais connu Blanche malade. C'était une femme sacrément solide et courageuse au surplus. Pas un rhume, pas la moindre bronchite. Un cœur de jeune fille, des poumons comme neufs... Fatiguée, elle ne l'était apparemment jamais. Sans doute le cachait-elle, car on imagine mal comment elle pouvait sans éreintement supporter, après la mort de son mari tué sur le front en août 14, puis celle de son fils en 17, au Chemin des Dames, le chagrin du deuil et du veuvage et les charges écrasantes de la ferme... Bref, elle ne m'avait jamais consulté jusqu'à ce jour où, n'en pouvant plus de tousser à longueur de temps et sans cesse parcourue de frissons, elle se résolut à s'asseoir dans ma salle d'attente. Elle avait de la fièvre, son pouls n'était pas brillant, elle toussait d'une toux sèche et déchirante. J'en conclus très vite à une forte grippe avec complication bronchique... Elle observa mes prescriptions, mais rien n'y fit. Elle s'affaiblissait, la fièvre s'aggravait de jour en jour. Elle eut des convulsions. Je désespérais de la soulager. Quant à la guérir, j'y avais renoncé. Malheureuse Blanche... Quand j'ai commencé à la traiter, je ne me doutais de rien. Mais, très vite, des cas semblables à celui de Blanche se sont présentés. Et maintenant, je suis persuadé que nous devons faire face à une épidémie. À une redoutable épidémie...

Deux marraines de guerre, Odette Soliveau et Marguerite Mutandine.

ODETTE. – Quel malheur, cette pauvre Blanche... Vous le saviez, vous Marguerite, que c'était contagieux ? Je l'ai appris hier, à l'ouvroir du secours au soldat... Au fait, vous n'y étiez point... Nous comptions sur vous pour le colis de charpie...

MARGUERITE. – J'étais retenue à la maison, chère amie. Une visite de la présidente Boulmier... Elle m'informait justement du grand danger de contagion auquel nous sommes exposés. Le médecin-chef colonel Bruneau en avait parlé avant-hier avec son mari le président du tribunal, et elle voulait à toutes fins m'en faire part. Nous avons pris le thé, goûté deux ou trois petits gâteaux de chez Armand... Le seul pâtissier fréquentable, vous ne trouvez pas ?... Et puis le temps a filé trop vite et je n'ai pu apporter la charpie...

ODETTE. – Finalement, vous ne nous avez pas trop manqué. Toutes, nous avons déposé des quantités de ballots de charpie. Les collectes ont été fructueuses cette semaine. Il faut dire que les petites jeunes filles de l'orphelinat et celles du patronage de l'abbé Conté ont fait merveille avec leurs doigts agiles ! Pour ma part, je n'ai pas eu grand-chose à faire, sauf à confectionner les colis et préparer leur envoi à l'hôpital... Tout de même, c'est malheureux, elle ne méritait pas ça...

MARGUERITE. – Qui ça ?

ODETTE. – Blanche ! Blanche Pariset, celle qui passe devant nous dans son corbillard... D'abord son mari, un bel homme,

dès le premier jour, en plein soleil, tchac, sur le champ, une balle en plein cœur... Ensuite, son fils aîné, un costaud qui l'aidait beaucoup à la ferme, envoyé au front en 16, à Verdun. Il en réchappe, c'est pour repartir sur l'Ailette. Et là, dès le premier assaut en avril sur le chemin des dames, le voilà fauché... Et maintenant, elle, dans son cercueil en route pour le cimetière! Enfin, on peut dire ce qu'on veut, il y a quand même des malheureux!

VI

Deux bonnes sœurs.

SŒUR MARIE DE L'INCARNATION. – Ce n'était pas une très bonne paroissienne, il est vrai. (*Elle marmonne en latin une antienne.*) In paradisum deducant te Angeli, in tuo adventu suscipiant te Martyres...

SŒUR JEANNE DE LA CHARITÉ. – Et perducant te in civitatem sanctam Jérusalem... Cependant, elle a souffert avec courage et elle est morte en chrétienne.

SŒUR MARIE DE L'INCARNATION. – Prions pour elle.

ENSEMBLE. – Chorus Angelorum te suscipiat, et cum Lazaro quondam paupere aeternam habeas requiem.

SŒUR MARIE DE L'INCARNATION. – Vous l'avez assisté dans ses derniers moments, Sœur Jeanne?

SŒUR JEANNE DE LA CHARITÉ. – Oui, Sœur Marie. Le médecin-chef l'avait placée dans le quartier des contagieux. Le D^r Godiveau l'accompagnait. Il me l'a confiée. J'ai pris soin d'elle

le mieux que j'ai pu et j'ai beaucoup prié. Monsieur l'abbé Conté lui a donné l'extrême-onction. Elle l'a reçue avec une grande piété.

SŒUR MARIE DE L'INCARNATION. – Requiem aeternam dona ei, Domine.

SŒUR JEANNE DE LA CHARITÉ. – Et lux perpetua luceat ei.

ENSEMBLE. – Requiescat in pace. Amen.

VII

Julie Tardieu, institutrice.

JULIE TARDIEU. – J'ai beaucoup de peine, la maladie l'a emportée sans qu'on puisse rien faire pour lui venir en aide ou pour la soulager. Madame Pariset, c'était notre voisine. On l'appelait par son petit nom, Blanche. Sa ferme est presque mitoyenne avec l'école. Les enfants l'aimaient bien. Quand ils allaient chercher le lait ou parfois des œufs, elle avait toujours un mot gentil et même une petite douceur, du sucre, un bonbon à la violette... J'ai pris mon poste d'institutrice ici depuis la rentrée des classes. C'est ma première année. J'habite dans le logement au-dessus de la mairie. C'est le logement de la maîtresse d'école comme on dit. Ce n'est pas loin de l'école, c'est à deux pas. Chaque jour, je vais à pied rejoindre l'école et chaque jour je fais un petit bout de chemin avec mes écoliers. En arrivant, je ne manquais pas de dire bonjour à Blanche. Cette femme, c'était la bonté même. Je penserai longtemps à elle et j'irai fleurir sa tombe. Dans ma classe, il y a des orphelins. Chaque jour, j'ai peur, au moment de faire l'appel, de voir la détresse dans les yeux d'un

élève. Au fond de moi-même, en secret, je hais la guerre et tous les faiseurs de guerre.

VIII

Le maire et Claude Lemot, son adjoint.

LE MAIRE. – Claude, mon vieux, vous avez pensé à ce que je vous ai demandé la semaine dernière après le conseil ?

CLAUDE LEMOT. – Justement, je pensais vous en parler après l'enterrement...

LE MAIRE. – Bien, bien, après l'enterrement, oui bien sûr... Vous pouvez peut-être m'en dire deux mots dès maintenant... Nous avons un peu de temps, le cimetière est encore loin à l'allure où va ce corbillard.

CLAUDE LEMOT. – Eh bien, en deux mots, j'ai pris langue auprès de messieurs Nicolas Rousseau, le sculpteur, et Baptiste Reculet, l'architecte. Ils sont d'accord tous les deux...

LE MAIRE. – À la bonne heure, nous allons pouvoir avancer ! Alors, votre Rousseau, il a une idée de la statue ?

CLAUDE LEMOT. – Oui, il a déjà fait quelques croquis. Il a aussi pensé au socle, enfin... Au monument, quoi...

LE MAIRE. – Parce que, vous le savez, j'ai moi-même une idée de l'allégorie...

CLAUDE LEMOT. – Oui, je leur en ai fait part... Une sorte d'ange figurant la France qui tiendrait une couronne d'olivier au-dessus d'un poilu montant à l'assaut, baïonnette au canon... C'est ça ?

LE MAIRE. – C'est ça. Hum, hum, bien... Et, vous avez abordé la question... Comment dirais-je... ?

CLAUDE LEMOT. – Financière ? De très loin... En gros... Ça ne peut être qu'approximatif, très approximatif...

LE MAIRE. – Rien de plus précis ?

CLAUDE LEMOT. – Hélas non. Ce que je peux vous dire, c'est que l'un et l'autre sont très patriotes et que par conséquent ils proposeront un prix patriotique...

LE MAIRE. – Oui, oui, patriotique, naturellement. Écoutez, mon vieux, nous reparlerons de tout cela. En attendant, vous pensez bien à mettre à jour la liste de nos braves, morts pour la France...

CLAUDE LEMOT. – Je fais ce que je peux, monsieur le maire, mais la guerre n'est pas finie...

LE MAIRE. – Seriez-vous défaitiste, mon vieux ? Allons, nous volons vers la victoire, c'est l'affaire de quelques jours.

CLAUDE LEMOT. – Hum, hum... Quelques mois serait plus exact...

LE MAIRE. – Vous m'énervez, Lemot. Alors, cette liste ?

CLAUDE LEMOT. – Je voulais vous dire que la liste n'est pas close et même qu'elle s'allonge de jour en jour. Je précise que nous ne pourrions disposer d'une liste complète qu'après la fin des hostilités et certainement plusieurs mois après...

LE MAIRE. – Vraiment, Lemot, vous êtes contrariant...

Le maréchal des logis et le brigadier.

M^{DL} BRIDOIS. – M'est avis, brigadier, qu'il va falloir serrer les vis.

B^{RI} MERLOT. – Affirmatif, chef. J'ouvre l'œil.

M^{DL} BRIDOIS. – C'est ça. Ouvrez l'œil et le bon.

B^{RI} MERLOT. – Tenez, chef, la petite Colette là-bas, vous voyez qui je veux dire, la fille Gautier, quoi, elle a le ventre, je donnerais ma main à couper...

M^{DL} BRIDOIS. – Abrégez, brigadier.

B^{RI} MERLOT. – Oui, chef. Donc, la Colette qu'est même pas mariée, elle fricote quelque chose avec le Robert Grosjean, qu'est pas en uniforme et qui part demain...

M^{DL} BRIDOIS. – Que voulez-vous dire, brigadier ?

B^{RI} MERLOT. – Que je l'ai à l'œil, chef. Et que je vais lui serrer la vis.

M^{DL} BRIDOIS. – Très bien. Un déserteur en puissance c'est déjà un déserteur. Mieux vaut prévenir que guérir.

B^{RI} MERLOT. – Oui, chef, vous avez bien raison, faut ouvrir l'œil. Et aussi les oreilles. Y en a qui toussent. J'écoute. J'ouvre les oreilles. Sont bientôt contagieux.

M^{DL} BRIDOIS. – Attendons les ordres, brigadier. Je vous ferai signe pour les mettre en quarantaine.

Au café.

GEORGES VANDERLET. – Pour une fois, c'est un bel enterrement. Correct, en tout cas. Le corbillard est propre, le cheval est nourri, les croque-morts ne sont pas saouls. J'étais pas à la messe, j'suis pas pour la calotte, mais quand même y paraît que le curé l'était très bien, sermon, discours, bénédictions... la pauvre Blanche, il lui fallait bien ça... Ah ! Jeannot, te v'là sorti sur l'trottoir pour voir le défilé !

JEANNOT. – C'est pas un défilé ! C'est pas honnête de vous payer ma pomme comme ça, m'sieur Georges. J'sais bien que c'est l'enterrement de la Blanche Pariset ! Justement, je suis sorti de vot' calbot pour lui rendre un dernier hommage...

Jeannot ôte sa casquette.

GEORGES VANDERLET. – Un dernier hommage ! Dis-donc, le Jeannot, tu parles bien quand tu veux, toi, le taiseux, toujours le nez dans la Dépêche ou alors dans ton verre de rouquin...

JEANNOT, *voyant s'approcher Laurette Pinot.* – Bonjour Madame Pinot ! Quelle bonne surprise !

LAURETTE PINOT. – Ôte-toi d'là, vieux malappris. (*À Georges.*) C'est toi que je veux voir, le bistroquet, Georges Vanderlet ! T'aurais pas vu mon Gaston, par hasard ? Parce que l'est toujours fourré chez toi, à dépenser sa pauvre pension en mauvais pinard...

GEORGES VANDERLET. – Non, l'est pas là, l'Gaston. Et non, mon vin n'est pas mauvais, Madame Pinot. J't'en ficherais du Corbières comme ça !

JEANNOT. – C'est vrai ça, il est bon...

LAURETTE PINOT. – On ne t'a pas sonné, vieux pochetron !

JEANNOT. – N'en v'là une mégère ! Restez polie, madame Pinot, si vous n'êtes pas... hum !

LAURETTE PINOT. – Qu'est-ce que t'as dit là ? Finis ta phrase... allez ! Tu le vois mon balai ? Eh bien, maintenant tu vas le sentir...

GEORGES VANDERLET. – Assez ! Ça suffit ! Un peu de décence quand même, au moment où l'on accompagne Blanche pour son dernier voyage !

LAURETTE PINOT. – Ah ben, celle-là je vais pas la pleurer... Depuis que le Gaston l'était revenu de la guerre, elle arrêta pas de lui tourner autour... C'est à se demander si... Pourtant, l'est pas bien arrangé mon Gaston, avec son bras en moins... Si c'est pas malheureux ! Bon, alors, tu l'as pas vu du côté de ton comptoir...

JEANNOT. – C'est vrai que même manchot, ça n'empêche pas de lever son verre !

LAURETTE PINOT. – Tais-toi donc, misérable !

XI

Deux croquemorts, Raymond Berlerot et Lucien Mouron.

RAYMOND. – Heureusement qu'elle pèse pas trop lourd, la Blanche...

LUCIEN. – Pas comme hier, le Jules... Y faisait bien son quintal, l'animal !

RAYMOND. – Que tu dis ! M'est avis que t'es loin du compte. Il faisait plutôt vingt kilos de plus, si c'est pas trente...

LUCIEN. – T'as peut-être bien raison. En tout cas, il était lourd... Surtout avec son cercueil de luxe, en plein chêne, poignées d'argent, molletonné à l'intérieur, tout le toutim, quoi.

RAYMOND. – Le père Lagneau, il était lourd, mais au moins on avait de quoi en cas de soif... Un bon coup de jaja, y a pas mieux comme remède à la sécheresse...

LUCIEN. – Ouais, tu l'as dit. Tandis que là, bien qu'elle soit légère comme une plume, c'est quand même un sacré boulot que de la trimballer... Et pis y a pas que ça. Y a la messe. Attendre debout, sans moufeter, ni bâiller, ni boire un coup...

RAYMOND. – Y a le trou ! Tu l'as oublié, çui-là. Pourtant, c'est nous qu'on le creuse, le trou...

LUCIEN. – Pour le coup, c'est là qu'y fait soif, c'est terrible !

RAYMOND. – Je veux ! Eh ben, aujourd'hui, avec la Blanche, faut faire ceinture ! Un verre d'eau et encore... Non, mais tu crois que c'est comme ça qu'on traite des employés de pompes funèbres !

LUCIEN. – Tiens, quand on va débarquer au cimetière, qu'est-ce qu'on va faire, hein ? On descend le cercueil, pas trop lourd, d'accord, mais quand même, après on installera les cordes et après faudra le mettre dans le trou, sans que ça verse...

RAYMOND. – C'est déjà arrivé, ma foi !

LUCIEN. – Eh ben qu'est-ce qu'on aura comme remerciement, hein, mon Raymond ?

RAYMOND. – Je me le demande...

LUCIEN. – Je te fous mon billet que ça sera rien, nib, des nèfles, même pas le moindre petit canon...

RAYMOND. – Ça serait pourtant bien un p'tit canon de Beaujolais, tu vois, un Saint Amour un peu frais...

LUCIEN. – Moi, je pencherais plutôt pour un Saint-Chinian bouché, bien corsé... Le père Vanderlet, il en a qu'il m'a dit et il paraît qu'il est bien élevé, enfin moi, ce que j'en dis...

RAYMOND. – Dis-moi, Lucien, maintenant que j'y pense, c'est vrai qu'elle est morte de la grippe des Américains ?

LUCIEN. – Je crois bien, oui, enfin c'est ce que j'ai entendu...

RAYMOND. – Et que ça serait contagieux ?

LUCIEN. – Oh ça c'est sûr, même que les infirmières elles parlent de quarantaine...

RAYMOND. – Mais alors, on l'a touchée, on l'a mise en bière, on l'a... Oh la la, je me sens mal à présent...

LUCIEN. – T'inquiète donc pas ! Un bon coup de Beaujolais, et même deux, y a pas mieux pour écarter les microbes ! Tu payes ta tournée et on n'en parle plus...

XII

Étienne, un garçonnet, et une fillette, Camille.

CAMILLE. – Dis, Étienne, j'ai vu ta maîtresse. Elle est belle et elle a l'air gentil. J'aimerais bien avoir une maîtresse comme ça.

ÉTIENNE. – Je l'ai vue aussi, Camille. Tu sais, je crois qu'elle a du chagrin.

CAMILLE. – Mais elle ne pleure pas. Alors, elle n'a pas de chagrin !

ÉTIENNE. – Tu crois ça, toi. Moi, quand j'ai du chagrin, je pleure pas... Enfin, pas beaucoup...

CAMILLE. – Oui, c'est normal t'es un garçon, les garçons y z'ont pas le droit de pleurer...

ÉTIENNE. – Ben, les maîtresses non plus !

CAMILLE. – Ta maîtresse, tu sais pas ?

ÉTIENNE. – Non, je sais pas, ma petite Camille...

CAMILLE. – Eh ben, ta maîtresse, je connais son petit nom ! C'est Julie son petit nom ! Tralalère !

ÉTIENNE. – Comme si je connaissais pas le prénom de ma maîtresse !

CAMILLE. – Tu le connaissais pas, tu le connaissais pas ! C'est un secret... Alors, tu pouvais pas le connaître...

ÉTIENNE. – Et toi, Camille, tu le connais le grand nom de ma maîtresse ?

CAMILLE. – Heu, ben, c'est... Maîtresse ! On dit comme ça à l'école...

ÉTIENNE. – Ha ha ha, te v'la bien attrapée, ma petite Camille !

CAMILLE. – D'abord j'suis pas petite, et pis je sais comment qu'elle s'appelle pour de vrai...

ÉTIENNE. – Ah oui, je t'écoute, ma grande !

CAMILLE. – Elle s'appelle Mademoiselle, voilà !

ÉTIENNE. – Oui, c'est bien, mais...

CAMILLE. – Elle s'appelle pas Mademoiselle ?

ÉTIENNE. – Si, si ! Mais, après Mademoiselle, il manque quelque chose... Son nom ! Et celui-là, tu le connais pas...

CAMILLE. – M^{lle} Julie...

ÉTIENNE. – Après Julie... Tu donnes ta langue au chat ?

CAMILLE. – Oui, mais t'es un vilain !

ÉTIENNE. – Elle s'appelle Julie Tardieu...

CAMILLE. – M^{lle} Julie Tardieu... T'as de la chance, Étienne, de l'avoir comme maîtresse. Ma maîtresse à moi, c'est une sœur. Elle a une robe toute noire et un grand chapeau blanc sur la tête et elle nous fait faire des prières... Elle est gentille, mais c'est pas comme M^{lle} Julie...

ÉTIENNE. – Tu sais, Camille, je suis sûr que M^{lle} Tardieu, elle aimait bien M^{me} Blanche, la dame qu'on a mise dans le corbillard... Et tu sais, elle a beaucoup de chagrin, comme moi parce que M^{me} Blanche, elle a toujours été gentille avec nous, les enfants orphelins. Et tu sais quand on a du chagrin on pleure pour de bon mais ça se voit pas, surtout aux enterrements, c'est des pleurs cachés dans la tête et dans le cœur...

XIII

*Jeanne et Victor, frère et sœur, prennent chacun la main
d'un spectateur qui devient leur père.*

JEANNE. – Papa, Victor, il m'a dit que madame Pariset elle n'ira pas au Ciel...

VICTOR. – Jeanne t'es une rapporteuse et pis, en plus, t'es une menteuse!

JEANNE. – C'est toi le menteur!

VICTOR. – Papa, je t'en supplie, fais-la taire, elle est trop méchante!

JEANNE. – Pourquoi qu'elle ira pas au Ciel? Pourquoi?

VICTOR. – Passe que.

JEANNE. – Hein, papa, pourquoi?

VICTOR, *empêchant que son père ne réponde.* – Passe que le Ciel, c'est comme le Père Noël, ça n'existe pas, là!

JEANNE. – Mais le Père Noël, il existe! Tu dis ça pour me faire pleurer.

VICTOR. – Pleure pas pour si peu. D'abord Le Père Noël, c'est inventé par les parents.

JEANNE. – Oh non!

VICTOR. – Si, si, je te jure... Et puis le Ciel, c'est inventé par les curés et les généraux pour nous faire tenir tranquilles.

JEANNE. – Je comprends rien à ce que tu dis.

VICTOR. – C'est pas grave... Ça arrivera bien assez tôt!

XIV

*Françoise et Marguerite, sœurs, prennent chacun la main
d'une spectatrice qui devient leur mère.*

FRANÇOISE. – Tu sais, maman, madame Blanche elle était trop gentille...

MARGUERITE. – Même qu'elle m'a laissée donner le biberon à son petit veau !

FRANÇOISE. – C'est même pas vrai !

MARGUERITE. – Si c'est vrai ! Même qu'elle m'avait dit de pas le dire.

FRANÇOISE. – T'as vu, maman ? Elle dit n'importe quoi !

MARGUERITE. – Mais t'étais pas là quand j'étais à l'étable avec le petit veau... (*À sa mère.*) Alors, c'est pour ça qu'elle dit que c'est pas vrai...

FRANÇOISE. – Quand même, tu dis toujours des bêtises ! N'empêche, Blanche, avant qu'on l'a emmenée à l'hôpital, elle me donnait toujours des petits bonbons à la violette...

MARGUERITE. – à moi aussi...

FRANÇOISE. – Alors là, c'est vraiment pas vrai !

MARGUERITE. – Si, c'est vraiment vrai, mademoiselle Mauvaiseté !

FRANÇOISE. – C'est vraiment, vraiment pas vrai, passe que Blanche, elle me disait que j'étais la seule petite fille qui méritait ces bonbons-là... Et pan sur ton bec, mademoiselle Chipie !

MARGUERITE. – Quand je revenais du lait, chez Blanche, qu'est-ce que tu me disais, maman ?

FRANÇOISE, *empêchant sa mère de répondre.* – Maman, elle était au jardin, elle pouvait rien te dire...

MARGUERITE. – Hein, qu'est-ce que tu me disais ? Tu me disais que je sentais la violette...

FRANÇOISE. – Ah Ah Ah ! Ce que tu es drôle, ma petite Marguerite ! Maman, elle te disait le contraire... Elle te disait : « Tu ne sens pas la violette ! »

MARGUERITE. – C'est pas drôle...

FRANÇOISE. – Ô que si, c'est drôle ! Maman elle te disait que tu sentais la bouse !

XV

Yvonne et Germaine, sœurs, prennent chacun la main d'un spectateur qui devient leur père.

YVONNE. – Dis papa, qu'est-ce qu'elle va faire madame Blanche ?

GERMAINE. – C'te question ! Elle va rien faire. Elle est morte, alors.

YVONNE. – Je te parlais pas à toi Germaine, je parlais à papa.

GERMAINE. – Y t'aurait répondu pareil, hein papa ?

YVONNE. – Quand on est mort, c'est pas vrai qu'on fait rien... Blanche, elle ne va pas se tourner les pouces comme ça, dans sa tombe, jusqu'à la Saint Glinglin !

GERMAINE. – Blanche, elle va faire comme les autres. Rien. Tonton Alfred, il dit que les morts ils sont bouffés par les vers...

YVONNE. – T'es dégoûtante !

GERMAINE. – Hein, c'est vrai , papa ?

YVONNE. – Tonton il dit ça passe que c'est un mais créant !

GERMAINE. – Mais-quoi ? Où c'est que t'as trouvé ça ?

YVONNE. – C'est Angèle, la dame qui vient pour la couture, là !

GERMAINE. – Ah, ben c'est pas étonnant. Papa, il dit toujours que c'est une grenouille de bénitier ! Hein, c'est vrai, papa ?

YVONNE. – Qu'est-ce que c'est une grenouille de bénitier ?

GERMAINE. – C'est une dame méchante qui traite les gens de mais créants.

YVONNE. – Arrête, Germaine ! T'es pas gentille avec moi.

GERMAINE. – T'es trop bête, c'est pour ça...

YVONNE. – Et toi, t'es vilaine comme une sorcière !

GERMAINE. – Et toi, t'es bête à manger du foin !

XVI

*Émilie Mérieux, Pauline Couvreur et Delphine Boudinot,
rois vieilles sur un banc.*

ÉMILIE. – Prenez la chaise, Delphine.

DELPHINE. – Pas la peine, ma bonne Émilie, un coin de banc me suffira largement.

PAULINE. – Allons, Delphine, faites pas de manières avec nous. Vous serez quand même mieux assise sur cette chaise que la moitié d'une fesse sur le banc. C'est qu'il y en a pour un moment.

DELPHINE. – Ah ça, vous ne me l'apprenez pas, Pauline. Vous suciez encore le lait de vot'mère que je veillais déjà les trépassés.

ÉMILIE. – Quel âge avez-vous au juste ?

DELPHINE. – Quatre vingt neuf.

PAULINE. – Moi, je disais quatre vingt-quatre à Clémence qui disait que vous aviez nonante-six.

DELPHINE. – Oh les autres, ça leur coûte guère de vous en mettre !

ÉMILIE. – Vous faites plaisir à voir.

DELPHINE. – Vous êtes une jeunesse c'est pour ça. Je vous étonne, pas vrai ?

PAULINE. – Ma foi, on ne peut pas dire que vous faites pitié...

DELPHINE. – Pas comme cette pauvre Blanche qu'est passée, même pas le temps de faire ouf !

PAULINE. – Une jeunesse...

ÉMILIE. – Pas de la dernière couvée, tout de même.

PAULINE. – Enfin, je me comprends : la cinquantaine, si c'est pas la jeunesse, alors...

DELPHINE. – Une belle gaillarde qu'en remontrait à bien des bécasses du village. Le bras rond, la fesse ferme et le parler dru...

PAULINE. – Ah bien oui, qui s'en laissait pas conter et qui abattait son ouvrage comme deux hommes, peut-être trois si on regarde ceux qui nous restent au village...

DELPHINE. – Des vieux chevaux de réforme, comme celui du corbillard, ou des polissons qu'ont même pas de poils aux pattes...

ÉMILIE. – V'là d'un coup qu'elle se laisse aller comme une mauvette et qu'on la retrouve au lit, avec le curé qui marmonne des patenôtres pour aller au Ciel.

DELPHINE. – Le curé, un brave mais pas téméraire pour deux sous, il l'a faite de loin l'extrême-onction, vu qu'on allait la mettre en quarantaine, qu'elle était contagieuse par le fait...

ÉMILIE. – Elle a passé plus vite qu'une bonne sœur à réciter son rosaire !

DELPHINE. – Parce que j'y pense maintenant, c'est les bonnes sœurs de la Divine Providence qui l'ont soigné à l'hôpital.

ÉMILIE. – Soigner, faut le dire vite... Z'ont pas eu le temps, juste queuques dizaines de chapelet, et la v'là partie

PAULINE. – C'est le vieux Pariset qu'a récupéré le corps. Ils lui ont rendu tout nettoyé, désinfecté, quasi passé à l'étuve. Le vieux, il voulait qu'on la veille la nuit avant la messe....

ÉMILIE. – Alors on a dit d'accord.

DELPHINE. – C'est pas qu'elle nous a fait du souci. Ça non. Elle était bien sage, la pauvre. Elle craquait pas. La mâchoire restait en place. Pas de gaz. Enfin, une belle morte bien tranquille...

PAULINE. – Oui, c'est ça, une belle morte tranquille... Elle était belle, comme ça avec la paix sur son visage. On aurait cru qu'elle souriait...

ÉMILIE. – Je dirais même plus : qu'elle nous souriait à nous...

DELPHINE. – C'était comme un ange. On lui avait fait une petite toilette. Un peu de rose sur les joues...

ÉMILIE. – Elle avait rajeuni, pour un peu on l'aurait pris pour une rosière...

DELPHINE. – On n'a pas senti la nuit passer.

PAULINE. – Quand les croque-morts sont venus pour l'emporter...

ÉMILIE. – Au fait, ils étaient corrects ce matin...

DELPHINE. – Trop tôt... Z'avaient pas eu le temps s'envoyer un gorgeon chez Georges...

PAULINE. – Quand il a fallu la laisser... Eh ben, ça m'a fait queuque chose...

ÉMILIE. – Y a pas à dire, on s'attache...

DELPHINE. – C'est bête, mais t'as raison, Émilie, on s'attache...

XVII

Deux vieilles dames, Philippine et Carole.

CAROLE. – Vous savez si on mange, après ?

PHILIPPINE. – Je crois qu'ils ont prévu un encas à la gare.

CAROLE. – À la gare ?

PHILIPPINE. – Au buffet.

CAROLE. – Ah? Oh, ben ce n'est guère bon, là-bas. Leur artichaut vinaigrette, il me reproche, des ballonnements, beuh!

PHILIPPINE. – Bah, ça n'est pas si mauvais que ça, à ce qu'on dit. Puis, il n'y aura pas que des artichauts, c'est sûr. Il paraît qu'ils font un poulet cocotte fameux.

CAROLE. – Ah? Jamais goûté. Avec quoi dedans?

PHILIPPINE. – Oh, je ne sais pas trop, du lard, des carottes, des oignons, un peu de vin blanc.

CAROLE. – Oui. Ils ne vont pas chercher trop loin quand même.

PHILIPPINE. – En même temps, je ne suis pas sûre que ça soit ça. Ça se trouve, ça va être buffet froid, avec deux tranches de jambons racornies et puis des cornichons tout secs.

CAROLE. – Dans ce cas, je déclinerai. Les cornichons, ça me donne des aigreurs, une horreur, je ne les digère point.

PHILIPPINE. – Oui. Et puis, de toute façon, elle n'est pas bien riche, la famille. Ça va se finir en petit comité et voilà tout.

CAROLE. – Tout de même, on se donne la peine de se déplacer!

PHILIPPINE. – Que voulez-vous? C'est comme ça, les temps sont durs.

CAROLE. – C'est manquer de décence.

PHILIPPINE. – Mais je dis ça, ça se trouve, tout le monde est invité.

CAROLE. – Ah, mais j'espère bien. Sinon, la prochaine fois...

PHILIPPINE. – Allons, nous verrons bien.

CAROLE. – C'est tout vu.

XVIII

Deux vieilles dames, Andrée et Jacqueline.

ANDRÉE. – Moi, je dis qu'on devrait en faire moins, avec les enterrements.

JACQUELINE. – Oui ?

ANDRÉE. – Vous vous rendez compte du temps qu'on perd et de l'argent que ça coûte ?

JACQUELINE. – Ah oui.

ANDRÉE. – À la vitesse où que ça défile et à l'heure qu'on est en plein progrès, on continue comme avant. Ce n'est pas normal.

JACQUELINE. – Eh bien non.

ANDRÉE. – Pensez qu'avec le chemin de fer, on se rend à Quimper en moins d'un jour. En moins d'un jour ! Et qu'on est là à se traîner derrière un vieux bourrin. Ce n'est pas normal.

JACQUELINE. – Ah non.

ANDRÉE. – De la vapeur qu'il faudrait. Ou du pétrole, tiens. Et puis, il faudrait simplifier les choses.

JACQUELINE. – Ah ?

ANDRÉE. – Mais oui ! Ces messes-là, mais c'est interminable, interminable ! Qui c'est qui a besoin de ça de nos jours ?

JACQUELINE. – Ah, oui.

ANDRÉE. – Personne. Surtout pas celui qui est dans sa boîte et qui s'en fiche, hein, par la force des choses.

JACQUELINE. – Ah, ça, évidemment.

ANDRÉE. – Deux, trois mots, une bricole, et hop, en voiture, au trou. Allons ! C'est tous les jours. Deux fois, trois fois par jour. Je n'ai même plus le temps de faire mon ménage.

JACQUELINE. – Ah, ben ça...

ANDRÉE. – Mais les gens, ils ne sont pas modernes. Pas modernes pour un sou. Regardez-moi ça, ce vieux bourrin qui n'avance pas. Ah, c'est vraiment pour dire qu'il faut les payer les croque-morts.

JACQUELINE. – Ah oui.

ANDRÉE. – Ça, eux, ils y tiennent à la tradition.

JACQUELINE. – Ça !

ANDRÉE. – Et puis vous allez voir qu'il va encore falloir leur donner le pourboire. Je voudrais bien les voir, leur bas de laine, ils doivent être épais comme des cuisses de cochon.

JACQUELINE. – Ah la la !

ANDRÉE. – Non, moi, je vous le dis, on n'est pas modernes, on n'est vraiment pas modernes.

JACQUELINE. – Ah, ben non, alors, ça c'est vrai.

XIX

Deux vieilles dames, Alice et France.

ALICE. – Il fait beau. C'est déjà ça.

FRANCE. – Et puis, c'est bon.

ALICE. – Qu'est-ce qui est bon ?

FRANCE. – De marcher.

ALICE. – De marcher ?

FRANCE. – Oui, pour la circulation. Les jambes, tout ça. Vous verriez mes mollets, une catastrophe ! On dirait la carte des cours d'eau qu'ils apprennent à l'école, les gamins, la Seine, la Saône, le Rhône...

ALICE. – Ah oui, tout du bleu.

FRANCE. – Oui, tout du bleu, tout gonflé. Et puis un mal de chien, avec ça. Ah, je vous jure ! Donc, c'est bon de marcher, ça fait circuler un peu le sang. Toute la journée derrière mon comptoir, ça gonfle, ça gonfle.

ALICE. – Et puis on prend l'air.

FRANCE. – C'est vrai.

ALICE. – Et puis ça fait de l'utilité.

FRANCE. – Comment ça ?

ALICE. – Vous le gardez pour vous, n'est-ce pas ? L'autre fois, à l'enterrement de Marcellin, j'ai ramassé des fraises des bois.

FRANCE. – Ah, coquine ! Mais où donc ?

ALICE. – À la côte, avant le cimetière.

FRANCE. – Il y en a par là ? Avant la grille ?

ALICE. – Oui, le long du fossé. Des grosses comme ça! Et goûteuses, vous ne pouvez pas savoir! Personne ne les cueille. Allez comprendre. Je me suis dit, il fait chaud, elles sont belles. Ni vue ni connue, mon lacet qui était défait, et hop!

FRANCE. – Ah, c'est malin, ça. Vous me montrerez? J'aime les fraises.

ALICE. – Mais bien entendu! Elles sont à tout le monde.

FRANCE. – J'en ferai une tarte pour le Gaston.

ALICE. – Oui. Mais dites, vous m'en laisserez quelques-unes, n'est-ce pas? Les enterrements, ça n'est pas folichon.

FRANCE. – Mais naturellement! Je ne suis pas comme ça. Allons, allons!

ALICE. – Et puis, je vous montrerai mon coin à pissenlits.

FRANCE. – Parce que...?

ALICE. – Les meilleurs de tout le pays.

FRANCE. – Non?

ALICE. – Les meilleurs. Mais motus. Regardez, il y a l'autre qui tend l'oreille, là.

BLANCHE PARISSET, *se levant et sortant de son cercueil.* –

Ça flotte.

Ça ne voit rien.

Ça ne sent rien.

Où est le corps ?

Ça lui échappe,

Des hommes ont pris la boîte,

dans la boîte, il y a le corps,

tout maigre, tout raide, tout gris.

Et elle, elle est où ?

Ça parle, mais ça n'entend rien de ce que ça dit.

Est-ce que ça parle, au moins ?

Pas sûr.

C'est comme quand ça avait la fièvre, toute petite,

il y avait des voix très fortes, des cris, des pleurs,

ça tournait la tête et puis tout s'en allait, loin, très loin,

et ça n'entendait plus que des chuchotements,

des grattements de souris,

des froissements d'ailes...

Tout était loin, loin, loin et puis d'un coup le vacarme,

les hurlements, les plaintes

et puis rien, plus rien, du noir, du blanc,

un ricanement peut-être...

ou une espèce de hululement.

En tout cas, ça n'a pas mal. Rien. Ça ne sent rien.

C'est simple. Rien de rien...

La gorge déchirée ? Rien. La poitrine en feu...

L'étouffement, l'étranglement,
le ventre tordu, l'atroce empoignement des viscères,
la douleur, la douleur ?
Rien, rien de rien, rien, on vous dit !
Ça flotte, Ça ballotte.
C'est là ? Pas là ? C'est où ? Là-bas ? Plus loin ? Savent pas.
Savent jamais rien.

Faut aller, faut descendre de là, ou monter, ou marcher tout droit,
faut aller,
mais ça n'a pas de corps, pas de jambes, pas de pieds non plus,
ça n'a rien qui marche,
ça n'a pas de tête,
ça se dit : « Où ai-je la tête ? »
mais là, y-a même pas de *je* pour demander : « Où ai-je la tête ? »
Blanche ou l'oubli, ou rien, ou le gouffre,
comme ce vieux rêve, comme ce lambeau de vieux rêve,
Blanche, tu dors ?
Blanche rêve,
peut-être que Blanche rêve...
Un escalier qui descend,
les marches en bois ciré, encaustiqué, luisant,
les marches glissantes, inclinées vers le vide,
l'escalier vrille la nuit, tourne et s'enroule dans le noir infini,
les pieds adhèrent mal au bois des marches
trop lisse, trop astiqué,
la plante des pieds, les orteils, le talon, dérapent,
un cri s'étouffe, vertige, chute, tournoiement,
néant de velours noir...

Blanche, tu dors ?
Pendant la messe, le prêtre a lu
Johannes 11, 43-44 :
« Cela dit, il s'écrie d'une voix forte "Lazare, viens dehors !" »
» Le mort sort, les mains et les pieds liés par des bandes »
» et la face entourée d'un suaire. »
» Il leur dit : "Déliez-le et laissez-le aller." »
Lazare, tu dors ? Dis ?

Ils meurent, Lazare,
ils meurent,
et pas de linceul,
pas de Marthe ni de Marie,
souvent même plus le cadavre.
Comme une folle qui pèle une huître, rit,
je crie,
je crie,
je crie stupide vers toi,
si quelque chose tu as appris,
à ton tour maintenant,
à ton tour, Lazare !

TRANSMIGRATION

BRIBES

tapi en moi tu rends ma voix muette

...

caresser la cendre

pour retrouver

un seuil

...

qui dit

que mon peuple

a perdu

sa mémoire

...

comment porteront-ils le deuil, les enfants si petits ?

Dovid HOFSTEIN
Deuil et autres poèmes
1921

Le dieu éternel fera sécher les larmes sur tous les visages.

ISAÏE
XXV-8

Faire cuire les racines coupées dans la vallée
Les graines, les fleurs, les suc noirâtres
Y mêler les pierres de l'Orient
Les sables lavés par l'océan
Ajouter la rosée de la pleine lune
Les ailes maudites d'une strige
Les entrailles d'un loup
Le foie d'un cerf
Le bec et la tête d'une corneille de neuf siècles

OVIDE
Les Métamorphoses, VII, 262-292

Versez à boire du vin joyeux
des Corbières à ma vieille soif
d'aimer le monde
...
Rien n'échappe à sa vigie de prince de la nuit
...
Du jour au lendemain
mes yeux ont vieilli de mille ans
mon ouïe est sourde aux chants du matin

l'odorat ne distingue plus l'arôme
du café frais de l'odeur des vieux dossiers
Mon goût échappe aux délices des fruits
et à toucher la papaye de l'acte d'amour
le froid austral prend d'assaut mes mains.

René DEPESTRE

Il me semble être assis à table
Avec les dieux, tant je suis heureux,
Et boire à longs traits savoureux
Leur doux breuvage délectable.

Joachim DU BELLAY
Baiser
1542

Le grand Pan l'amour Jésus-Christ
Sont bien morts et les chats miaulent

Guillaume APOLLINAIRE
Alcools
1913

Ta demeure est deux, éternel, in-
habitable. Aussi
bâtissons-nous, bâtissons. Aussi
est-il dressé, ce lit

pitoyable — sous la pluie, là
dressé.

...

Ne lis plus — regarde !
Ne regarde plus — va !

...

Il est temps que le temps advienne.
Il est temps.

...

Personne ne nous repétrira de terre et de limon,
personne ne bénira notre poussière.
Personne.

...

Un rien
nous étions, nous sommes, nous
resterons, en fleur :
la rose de rien, de
personne.

Paul CELAN
La rose de personne

tes cheveux d'or Margarete
tes cheveux de cendre Sulamith

...

Lait noir de l'aube nous te buvons la nuit
nous te buvons midi nous te buvons le soir
nous buvons et buvons

...

Il crie creusez plus profond la terre vous les uns
et les autres chantez et jouez
Il crie jouez la mort plus doucement
la mort est un maître venu d'Allemagne

Paul CELAN
Fugue de mort

— Te souvient-il de notre extase ancienne ?
— Pourquoi voulez-vous donc qu'il m'en souviennne ?
— Ton coeur bat-il toujours à mon seul nom ?
Toujours vois-tu mon âme en rêve ? — Non.
— Ah ! Les beaux jours de bonheur indicible
Où nous joignons nos bouches ! — C'est possible.
— Qu'il était bleu, le ciel, et grand l'espoir !
— L'espoir a fui, vaincu, vers le ciel noir.

VERLAINE
Fêtes galantes

Tu ne sais rien, mon frère, de la nuit,
rien de ce tourment qui m'épuise
comme la poésie qui porte mon âme,
rien de ces mille crépuscules, de ces mille miroirs
qui me précipiteront dans l'abîme.
Tu ne sais rien, mon frère, de la nuit
que j'ai traversée à gué comme le fleuve
dont les âmes sont étranglées depuis longtemps par les mers,

et tu ne sais rien de cette formule magique
que notre Lune m'a révélée entre les branches mortes
comme un fruit du printemps.

Thomas BERNHARD
Sur la terre comme en enfer

À cette source elle a bu.
Elle est morte — et la source n'a pas tari.
À ce miel elle a goûté.
Elle est morte — et le miel est resté aussi doux.
Sur ce rosier elle s'est penchée.
Elle est morte — et le rosier fleurit toujours.

...

Ô ma perdrix, sans un regard, sans un sourire, sans un baiser,
comment puis-je continuer ma route ?

HÂFIZ
XIV^e

Frères humains qui après nous vivez,
N'ayez les coeurs contre nous endurcis,
Car, se pitié de nous pauvres avez,
Dieu en aura plus tôt de vous mercis.
Vous nous voyez ci attachés cinq , six :
Quand de la chair que trop avons nourrie,
Elle est pièce dévorée et pourrie
Et nous les os devenus cendre et poudre.

De notre mal personne ne s'en rie ;
Mais priez Dieu que tous nous veuille absoudre !

François VILLON
Ballade

Chi l'anima mi lacera ?
Chi m'agita le viscere ?
Che strazio, ohimè, che smania !
Che inferno, che terror !

DA PONTE
Don Giovanni

Ô ciel, que sens-je ? Un feu invisible me brûle, je n'en puis plus,
Et tout mon corps devient un brasier ardent, ah !

MOLIÈRE
Dom Juan ou le festin de pierre

Quelque chose que malgré vous j'emporte avec moi, et c'est mon
panache...

Edmond ROSTAND
Cyrano de Bergerac

Tu quoque, mi fili ?

Suetone VIE DE CÉSAR

1. — Ils se tiennent en dehors des enceintes, et aux carrefours. Ils se tiennent à l'encadrement des portes. Mais personne ne se souvient d'eux quand arrive un repas de victuailles et de boissons abondantes. Tel est le « karma » des êtres vivants.

2. — Aussi ceux qui éprouvent de la compassion pour leur parenté défunte font en temps voulu des offrandes de nourriture et de boissons appropriées, en pensant : « Puisse ceci revenir à notre parenté. Puisse notre parenté se réjouir. »

3. — Et ceux qui se sont rassemblés là, les ombres réunies de la parenté, pleins de gratitude pour l'abondance de nourriture et de boisson, prononcent une bénédiction : « Que ceux de notre parenté qui nous ont fait ce don vivent longtemps. Nous avons été honorés (*pūjā*), et les donateurs ne resteront pas sans récompense (*anipphalā*). »

4. — À l'origine de cela, dans le royaume des peta, ne se trouvent ni culture ni élevage ni commerce ni argent. Ils vivent de ce qu'on leur donne ici, les ombres affamés de ceux qui ont terminé leur temps dans ce monde-ci. Comme l'eau qui descend de la montagne ruisselle dans la vallée, de la même façon ce qui est donné ici profite aux morts. Comme les rivières chargées d'eau remplissent l'océan, de la même façon ce qui est donné ici bénéficie aux morts.

5. — « Il m'a fait un don, elle a agi en ma faveur, ils ont été mes parents, mes camarades, mes amis » : en pensant ainsi à ces choses passées, on devrait ensuite faire des offrandes aux morts. Parce que ni les pleurs ni le chagrin ni les lamentations, rien de tout cela ne profite aux morts que la famille persiste à pleurer de cette façon.

6. — Mais quand cette offrande (*dakkhiā*) est faite, quand elle est adressée de manière appropriée à la sangha, les morts en bénéficient immédiatement et aussi à long terme. De cette façon, le devoir d'honorer ses parents a été respecté, et en même temps les moines ont été confortés : le mérite ainsi acquis n'est pas mince.

SUTRA

Hommage à toi, maître de la vérité, dieu grand.

Je suis venu vers toi, mon maître,
je me présente pour contempler ta splendeur.
Je te connais, je connais ton nom, je connais
le nom de ces quarante-deux dieux qui sont avec toi
dans la Salle de la vérité, qui vivent de la garde des péchés
et se nourrissent de leur sang au jour de l'évaluation
des qualités devant Ounnefer.
Ame double maîtresse de la vérité est ton nom.
Or vous savez, maître de la vérité,
que je vous apporte la vérité
et que j'écarte de vous le mal.

Je n'ai fait perfidement de mal à aucun homme.

Je n'ai pas rendu malheureux mes proches.

Je n'ai pas fait de vilénies dans la demeure de la vérité.
Je n'ai pas eu d'acointance avec le mal. Je n'ai pas fait le mal.
Je n'ai pas fait, comme chef d'hommes,
travailler au delà de la tache.
Mon nom est parvenu à la barque de suprématie,
mon nom est parvenu aux dignités de suprématie,
à l'abondance et aux commandements,
il n'y a eu par mon fait ni craintif, ni pauvre,
ni souffrant, ni malheureux.
Je n'ai point fait ce que détestent les dieux.
Je n'ai point fait maltraiter l'esclave par son maître.
Je n'ai ni surfait ni diminué les approvisionnements.
Je n'ai point exercé de pression sur le poids de la balance.
Je n'ai point fraudé quant au poids lui-même de la balance.
Je n'ai pas éloigné le lait de la bouche du nourrisson.
Je n'ai pas fait main basse sur les bestiaux dans leur pâturage.
Je n'ai pas pris au filet les oiseaux des dieux.
Je n'ai pas péché de poissons à l'état de cadavres.
Je n'ai point repoussé l'eau à l'époque de la crue.
Je n'ai pas détourné le cours d'un canal.
Je n'ai pas éteint la flamme à son heure.
Je n'ai pas fraudé les dieux de leurs offrandes de choix.
Je n'ai pas repoussé les bestiaux de la propriété divine.
Je n'ai pas fait obstacle à un dieu dans ses sorties en procession.
Je suis pur, pur, pur.

LIVRE DES MORTS
Formule pour entrer dans la Salle de la Vérité

ŒDIPE. – Étranger, voici ma fille, dont les yeux voient pour moi.
Viens à notre aide. Instruis notre ignorance.

L'HABITANT. – Avant de continuer, retire-toi d'ici. Ce lieu est interdit.

ŒDIPE. – Interdit ? Est-ce un enclos sacré ?

L'HABITANT. – Personne ne doit passer ici, encore y rester. Cet endroit appartient aux filles de l'Effroi, aux déesses de la Terre et de l'Ombre.

ŒDIPE. – Comment les invoquer ? Sous quel nom ?

L'HABITANT. – Sous celui des Euménides qui voient tout. C'est le nom qu'on leur donne ici. Tu es chez elles.

ŒDIPE. – Alors déesses, accueillez votre suppliant ! Je ne bouge plus d'ici. Je ne quitte plus ce rocher.

L'HABITANT. – Que dis-tu ?

ŒDIPE. – Je te dis mon destin...

...

Déesse que nul ne peut voir
Et toi, Maître des ombres,
Aïdoneus, Aïdoneus,
Faites que l'Étranger descende sans souffrance
Au grand pays qui reçoit tous les morts
Au grand pays où tout s'ensevelit.
Il était innocent,
Vous l'avez abattu.
Redonnez-lui sa vertu d'autrefois.
Car sous la terre il va rencontrer
le monstre en son antre tapi

Cerbère, hurleur infatigable
Gardien des portes de la Nuit
Fils du Tartare et de la Terre,
Fais-le s'écarter au passages
De l'Etranger qui va rejoindre
la foule immense des défunts
Je t'en conjure, Dieu du sommeil sans fin !

SOPHOCLE
Œdipe à Colone

ENFERS

PERSONNAGES

MADDALENA, *fiancée défunte d'Andre*

ANDRE, *fiancé de Maddalena*

KATARINA, *âme d'une jeune russe*

GORAN, *âme d'un musicien errant*

HERMÈS, *messager de Zeus, guide des âmes*

PERSÉPHONE, *reine des enfers*

DÉMÉTER, *déesse des moissons*

ZEUS, *roi de l'Olympe*

HÉRA, *reine de l'Olympe*

HADÈS, *roi des enfers*

HÉPHAÏSTOS, *dieu du feu et de la forge*

ARÈS, *dieu de la guerre*

ÉROS, *dieu de l'amour*

APHRODITE, *déesse du sexe*

ATHÉNA, *déesse de la sagesse*

GABRIEL, *ange annonciateur*

CHARON, *nocher des enfers*

CERBÈRE-PRÉSENT }
CERBÈRE-PASSÉ } *têtes du chien des enfers*
CERBÈRE-FUTUR }

MINOS
ÉAQUE
RHADAMANTE } *juges des enfers*

CLOTHO
LACHÉSIS
ATROPOS } *moires*

NORA
DÉRÉNIK
PETER
HANZ
EUGÉNIE
BÉATRICE } *âmes d'enfants*

LE CURÉ, *âme d'un curé de campagne*

MARIE-JULIENNE, *âme de la bonne du curé*

G^{AL} ABRICOTTI, *âme d'un général italien*

ELENA ABRICOTTI, *âme de l'épouse du général*

PIERO GRASSO, *âme de l'aide de camp du général*

ÉGLANTINE DUVIVIER
THÉODULE DUVIVIER
ERNESTINE DUVIVIER } *âmes d'une famille petite-bourgeoise*

ÂMES VARIÉES

PROLOGUE

Italie, Bologne, été 18, vers la fin de l'après-midi. Allongé sur le sol d'une chambre, une chandelle brûlant à son côté, Andre délire, rongé par la fièvre, faible et presque agonisant. À son chevet se tient Hermès, que Andre prend un moment pour Maddalena.

ANDRE, à Hermès, croyant que c'est Maddalena. – Maddalena? Maddalena, tu es là, mon cœur, c'est toi? J'ai rêvé, j'ai cru que tu étais partie. Quelle heure est-il? Le médecin est venu? Je vais fermer la fenêtre, il fait froid. Quelle heure est-il? Il y a des enfants dehors. Ils se battent? Ils jouent? Je vais fermer la fenêtre. J'ai entendu la porte claquer, j'ai cru que tu étais partie. Le médecin est venu? Tu vas mieux? Il fait froid. Tu étais partie me rejoindre. Tu croyais que j'étais encore là-haut. Tu montais dans le train, le train démarrait et je disais non, mais non, Maddalena, il ne faut pas, je suis là, je suis revenu, reviens, c'est idiot. Tu n'avais rien sur le dos, rien que cette robe, et je disais mais non, tu vas attraper froid, il fait froid là-haut. Le train arrivait en France, déjà. C'était cette ville, je ne sais plus son nom, tout près du front. Tu arrêtais les passants dans les rues : "Dove è Andre? Dove è Andre?" Personne ne comprenait rien de ce que tu disais. J'étais là, je disais reviens, je suis chez nous en Italie, mais tu ne me voyais pas, tu avançais. Tu quittais la ville, tu marchais. Tu marchais

sur cette route interminable, celle qui n'en finit pas de monter, qui monte, qui monte jusqu'à la forêt, et puis plus tu montais, plus tu entendais le grondement. Au début, tu pensais que c'était le pas des marcheurs sur les pavés, pam, pam, pam, mais non puisque tu étais seule. Tu continuais de monter, tu continuais parce que tu croyais que j'étais là-haut, encore là-haut dans la forêt, en France. Mais je suis là, Maddalena, je suis chez nous, je suis là. (*Un temps.*) Je vais fermer la fenêtre, il fait froid. Le médecin est venu ? (*Ayant compris que Maddalena n'est pas là, à Hermès.*) Où est Maddalena ? (*Comme Hermès feuillette un livre de Maddalena.*) Ne touche pas, ce sont ses livres. N'y touche pas, elle va revenir. Ce sont ses robes. Ses fleurs. N'y touche pas. Qui es-tu ?

HERMÈS. – Tu ne mourras pas.

ANDRE. – Quoi ?

HERMÈS. – Le dieu qui te soutient est le plus grand de tous. Tu ne mourras pas.

ANDRE. – Hein ?

HERMÈS. – La fièvre ne peut rien contre lui. Il faudrait t'arracher le cœur...

ANDRE. – Qu'est-ce que tu dis ?

HERMÈS. – Te l'arracher, le réduire en cendre, jeter ses cendres dans un volcan. Et encore.

ANDRE. – Où est Maddalena ?

HERMÈS. – Je pourrais attendre des années, attendre que le fil de tes jours soit rompu, que tu meures, mais le temps lui-même, parfois, devant ce dieu s'incline.

ANDRE. – Qui es-tu?

HERMÈS. – Ton souffle était si court dans ta poitrine, tu grelottais de fièvre, j'ai cru. Je suis revenu. Il fallait te guider, comme j'ai guidé les autres, comme j'ai guidé Maddalena.

ANDRE. – Maddalena...

HERMÈS. – Vous êtes si nombreux, Andre, des multitudes, regarde, tu peux les voir, tends la main, les toucher. À tous les carrefours, au-dessus des champs, dans l'air, les prés, les forêts, au fond des eaux, aux bouches des cheminées, dans le fracas des vagues, dans la poussière des villes éventrées, dans la boue, partout. Et inlassablement, je cours. D'un point à l'autre du globe sans répit sous votre ciel, dans votre nuit, je cours. Quelle longue nuit que la vôtre, Andre, si sombre qu'en plein jour vous n'y voyez rien. (*Un temps.*) Elle a pris le chemin que je lui indiquais. Je l'ai guidée. Elle l'a suivi.

ANDRE. – Où est-elle ?

HERMÈS. – Elle est partie. Loin.

ANDRE. – Mène-moi près elle.

HERMÈS. – Tu vis.

ANDRE. – S'il te plaît, mène-moi près d'elle.

HERMÈS. – C'est une ombre.

ANDRE. – Je la reconnaîtrai.

HERMÈS. – Elle aura tout oublié.

ANDRE. – Elle me reconnaîtra.

HERMÈS. – De toutes vos joies, il ne restera rien.

ANDRE. – Je les ressusciterai.

HERMÈS. – On n'en revient jamais.

ANDRE. – Nous n'en reviendrons pas.

HERMÈS. – Tu vis.

ANDRE. – S'il te plaît.

HERMÈS. – Tu vis.

ANDRE. – Rien que pour elle.

Andre s'évanouit. Hermès souffle la chandelle et porte Andre hors de la scène.

I

1

URGENCE

Entrent Déméter et Perséphone.

DÉMÉTER. – Des siècles que je n'étais venue dans le sombre royaume qui est le tien, ma fille...

PERSÉPHONE. – La surface de la terre est désormais tout aussi ténébreuse, mère. En chemin, tu n'as pas pu ne pas le voir.

DÉMÉTER. – Tout n'y est que ruine et désolation.

PERSÉPHONE. – N'y règne plus que la clarté des incendies et les champs que tu fertilisais autrefois vomissent des corps inertes.

DÉMÉTER. – Ils aiment d'autres dieux depuis longtemps, Perséphone, des dieux jaloux qu'ils ont cadencés dans leur cœur et dont l'amour est un poison. Nous nous sommes retirés. Au moins, n'avons-nous pas à souffrir le parfum de leurs holocaustes infects.

PERSÉPHONE. – Mère, les rives du Styx sont envahies d'âmes innombrables qui errent en quête de repos. Et Hermès, qui les guide, chaque heure en fait affluer de nouvelles, toujours plus nombreuses. Il rapporte que sur la terre la mort est si acharnée et si violente que souvent derrière elle elle ne laisse rien des corps

par elle abattus. La boue les digère ou le feu les consume. Nul honneur ne peut leur être rendu, la peine et le chagrin s'étendent à l'infini.

DÉMÉTER. – J'ai vu, Perséphone. Les fils du fleuve Niger et ceux du Yang-Tsé, ceux du Mékong et ceux du Nil. Ceux de la Meuse et du Rhin, les plus innombrables.

PERSÉPHONE. – Les enfants de la Haute-Volta, du Sénégal... Les fils, les filles de l'Atlas...

DÉMÉTER. – De Melbourne et d'Alger, d'Orange et Marra-kech...

PERSÉPHONE. – Et ceux du Gange et du Mississippi... Et les enfants d'Erevan, d'Ararat, d'Armavir.

DÉMÉTER. – Je les ai vus, ma fille, je les ai vus.

PERSÉPHONE. – Que ne frappent-elles, ces âmes, aux portes des dieux nouveaux qu'elles adorent ?

DÉMÉTER. – Je l'ignore.

PERSÉPHONE. – Ne leur ont-ils pas promis le séjour éternel de leurs cieux ? De sécher leurs larmes à tout jamais ? Où sont-ils ? Où sont-ils ?

DÉMÉTER. – Je l'ignore, Perséphone.

PERSÉPHONE. – Je l'ignore aussi, et Hadès, mon époux, l'ignore tout autant. Faut-il pour ces âmes sans repos rouvrir l'antique passage ou bien le laisser clos ? Cerbère gronde et Charon sur sa barge s'impatiente. Le bruit court parmi les morts qu'on le peut acheter d'une simple pièce. Il ne sera pas long à se laisser tenter.

DÉMÉTER. – Qu'attends-tu de moi ?

PERSÉPHONE. – Qu'à Zeus tu peignes ce tableau. Qu'il tranche. Soit les dieux nouveaux offrent à ces âmes le repos de leurs cieux, soit nous leur ouvrons les portes de l'oubli.

DÉMÉTER. – Le roi de l'Olympe n'a plus que faire des hommes. Il s'est retiré, souviens-t'en, au sommet du monde et n'entend pas en redescendre.

PERSÉPHONE. – Son frère le réclame.

DÉMÉTER. – Les roi des enfers, ton époux, le réclame ?

PERSÉPHONE. – Le nombre de ces âmes l'effraie, les tourments qu'elles endurent le tourmentent à son tour. Et revoici déjà Hermès.

À nouveau, un train entre en gare.

DÉMÉTER. – Allons, je parlerai à Zeus.

Sortent Perséphone et Déméter.

2

MENDICITÉ

Entre Hermès, qui introduit un flot d'âmes nouvelles. Parmi celles-ci, celles de Marie-Julienne et du curé. Elles traversent la scène à grand bruit, hébétées, sans voir les deux déesses. En queue de file, Marie-Julienne est à la traîne du curé. Hermès sort par où il est entré.

MARIE-JULIENNE, *angoissée*. – Monsieur le curé, monsieur le curé, attendez-moi, monsieur le curé ! Vous êtes sûr que c'est là,

le paradis, monsieur le curé ? Ça ne ressemble pas trop au paradis, hein, monsieur le curé ? Monsieur le curé ? Hein ?

LE CURÉ. – Je ne sais pas, Marie-Julienne, venez, je l'ignore...

MARIE-JULIENNE. – Pour un curé, vous n'êtes pas tellement renseigné, hein, monsieur le curé ? Monsieur le curé ? Monsieur le curé, attendez-moi !

En même temps que les âmes traversent la voie ferrée et vont emprunter la route, entrent Béatrice, Eugénie, Peter, Hanz, Nora et Dérénik.

EUGÉNIE, à Marie-Julienne. – Une petite pièce ? Vous n'auriez pas une petite pièce ? Allez, quoi, ho, un bon geste !

MARIE-JULIENNE, effrayée. – Attendez-moi, monsieur le curé, attendez-moi !

Toutes les âmes sont sorties.

3

OSSELETS

BÉATRICE. – Pff...

EUGÉNIE. – On fait quoi ?

NORA. – On joue aux osselets ?

BÉATRICE. – Ah non, fait chier, les osselets, on s'emmerde.

NORA. – Alors, on joue à quoi ?

BÉATRICE, à Nora. – Je ne sais pas. Je n'en sais rien. À rien, tiens. Voilà, à rien.

NORA. – Mais on va s'ennuyer à jouer à rien.

BÉATRICE. – S'ennuyer à rien foutre ou s'emmerder à jouer, ça change quoi?

NORA. – Quand même, moi, je n'aime pas, rester sans rien faire, ça me tourne là, dans la tête.

BÉATRICE. – Eh bien, je ne sais pas moi alors, je n'en sais rien. Tiens, tu n'as qu'à nous raconter, toi.

NORA. – Moi?

BÉATRICE. – Oui, toi. Allez, raconte.

NORA. – Je n'ai pas envie de raconter ça.

PETER. – Ah mais si, c'est rigolo, tu vas voir.

DÉRÉNIK, à Peter. – Eh bien, vas-y, toi, si tu trouves ça rigolo.

PETER. – Non, je te dis. (*Montrant Béatrice.*) Et puis je lui ai déjà raconté.

BÉATRICE. – Eh bien, recommence!

PETER. – Ah non, merde!

EUGÉNIE. – Ne t'énerve pas. Je vous raconte, moi, si vous voulez.

BÉATRICE. – Ah non, pas toi, merci bien. L'appendicite, ce n'est pas ce qu'on fait de plus palpitant.

DÉRÉNIK. – Eh bien alors?

HANZ, à Dérénik, à propos de Peter. – Lui et moi, c'est pareil. On est morts de faim. Kriegsbrot.

EUGÉNIE, à Dérénik et Nora. – Ah oui, vous allez voir, c'est rigolo.

HANZ. – Une vraie saloperie, le pain de guerre. Kriegsbrot. On ne sait pas quoi dedans, un goût dégueulasse. On était placés dans une ferme...

PETER. – Frieländer...

HANZ. – Voilà, chez Frieländer. Tout le monde crevait de faim là-dedans, à cause du blocus. Ça tirait dans le ventre, toute la journée ça tirait, toute la nuit ça tirait, ça tirait, ça tirait...

PETER. – On y pensait sans arrêt.

HANZ. – On s'imaginait qu'on piquait son fusil au fermier et qu'on braquait la pâtisserie du village. « Haut les mains! » À nous les nonnettes, les forêts noires...

PETER. – Les tartes aux pommes, le pain d'épices...

PETER. – La nougatine...

EUGÉNIE. – Ah, arrêtez, arrêtez!

HANZ. – Et puis après, on se faisait la charcuterie...

PETER. – Ce gros salaud de Franz...

HANZ. – « Bouge ta graisse de là, salaud! À nous les jambons! À nous les pâtés! »

EUGÉNIE. – Arrêtez, arrêtez!

PETER. – Qu'est-ce qu'on a pu bâfrer! On a bien rêvé, quand même, hein? Combien de fois on leur a fait la peau à sa bonne femme et lui pour leur piquer des saucissons?

EUGÉNIE. – Ah, j'imagine...

HANZ. – À la fin, on ne pouvait plus bouger tellement toute cette bouffe dans la tête elle nous rongait l'estomac. C'est moi qui suis parti le premier, non?

PETER. – Oui. Je ne sais plus. C'est possible, oui.

Un temps.

DÉRÉNIK. – Ce n'est pas tellement rigolo.

BÉATRICE. – Ah si, c'est rigolo ! C'est même drôlement rigolo.

DÉRÉNIK. – Ah bon ?

BÉATRICE. – Oui. Parce que moi, c'est le père.

DÉRÉNIK. – Ah ? Le père ?

BÉATRICE. – Un coup de tisonnier sur la théière. Pan. Je n'ai rien vu venir. Et puis vlam-pouf sur la table, écroulée dans ma soupe. Pas le temps de dire ouf, je me suis retrouvée ici.

EUGÉNIE, *à Béatrice.* – Elle était à quoi, la soupe ?

BÉATRICE. – La soupe ? Je ne sais plus. Au chou, au poireau...

EUGÉNIE, *rêveuse.* – Ah, la soupe au chou...

PETER, *à Béatrice.* – Tu lui avais fait quoi, à ton père ?

BÉATRICE, *à Peter.* – À mon père ? Rien. Qu'est-ce que tu crois ? Comme si le père il avait besoin d'une raison. La mère n'était pas là, c'est moi qui ai pris. Il n'a pas cherché à comprendre. C'est le pinard, ça. Le pinard, puis la grenade qu'il s'est mangée dans les roustons au Chemin des Dames.

HANZ. – Oupf !

BÉATRICE, *à Hanz.* – Ça, on ne l'appelait pas bonne humeur, tu peux me croire.

EUGÉNIE. – Oui... Eh bien, moi, d'accord, peut-être que c'est banal, l'appendicite, mais quand même, je peux vous dire que j'ai eu vachement mal. Quand ça a tourné en septicémie, putain, ce que j'ai pu dérouiller ! Vous n'avez pas idée !

HANZ. – Ah, oui, ça quand même, c'est douloureux de mourir.

EUGÉNIE. – Hmm.

BÉATRICE, à Nora et Dérénik. – Bon, alors et vous deux, là, les jumeaux ? Comment que vous êtes arrivés ici ?

NORA. – Je ne veux pas jouer à ce jeu.

BÉATRICE. – Allez, on s'emmerde à tes osselets. Raconte.

NORA. – Non.

BÉATRICE. – Ah, ça ne va pas recommencer. Raconte.

NORA. – Non.

PETER. – Allez !

NORA. – Non.

HANZ. – Allez !

NORA. – Non !

EUGÉNIE. – Allez !

Nora se lève brusquement, s'éloigne et s'assied à côté de Goran.

BÉATRICE, à Nora. – Eh bien, qu'est-ce que tu fous ? Tu fous quoi ?

DÉRÉNIK, à Béatrice. – Laisse-le. Elle ne veut pas raconter. Il y a des choses, peut-être, il ne faut pas les raconter. En tout cas, chez nous, en Arménie, c'est comme ça, on ne dit pas toujours tout.

♪ Goran commence de jouer quelque chose de très doux à l'attention de Nora. ¶ Un train entre en gare. Entrent Hermès et Andre. Katarina lève les yeux de sa lecture. Andre est toujours évanoui. Hermès l'assied contre un pan de mur.

BÉATRICE, à propos d'Hermès. – Dis donc, il les porte, maintenant? Il ne nous a pas portés, nous.

EUGÉNIE. – Ouais, enfin, il n'en porte qu'un. S'il doit tous se les trimballer comme ça, il n'a pas fini.

PETER. – Non, ça, c'est sûr. Il n'y en a vraiment qu'un? Ce n'est pas un tas, plutôt?

BÉATRICE. – Non, non. Il n'y en a qu'un.

PETER. – C'est bizarre, ça. D'habitude, ça fait des vagues, on se croirait au défilé.

EUGÉNIE. – Peut-être que la guerre est finie.

BÉATRICE, haussant les épaules. – Tu parles, qu'elle est finie, la guerre! De toute façon, si ce n'est pas la guerre, c'est la grippe. Si ce n'est pas la grippe, c'est la révolution. Les défilés, ce n'est pas prêt de s'arrêter.

EUGÉNIE. – Tu as raison. C'est vraiment bizarre.

DÉRÉNIK, à propos d'Andre. – Il n'a pas l'air comme les autres.

BÉATRICE, à Dérénik. – Qui?

DÉRÉNIK, à Béatrice. – Le crevé, là-bas.

BÉATRICE, à Dérénik. – Qu'est-ce qu'il a?

DÉRÉNIK, à Béatrice. – Je ne sais pas. Regarde. Il est drôle. Il n'est pas comme les autres.

BÉATRICE, à Dérénik. – Ah oui? Tu trouves?

DÉRÉNIK, à Béatrice. – Oui. Je trouve.

Hermès glisse une pièce d'argent entre les dents d'Andre, puis il sort par où il est entré. Dérénik et Béatrice échangent un coup d'œil puis s'approchent d'Andre, bien vite rejoints par les autres, ainsi que par Nora. ♪ Goran arrête de jouer. †

BÉATRICE, touchant Andre. – Putain, il est tout chaud!

EUGÉNIE, *idem*. – Oh, la vache!

DÉRÉNIK. – Dépêchons-nous.

Ils volent la pièce de la bouche d'Andre, puis lui font les poches, dénichant d'autres pièces de monnaie.

GORAN. – ♪ Arrêtez! †

DÉRÉNIK, à Goran. – Quoi? Tu n'es pas content, le Gitan?

Katarina pose une main sur le bras de Goran pour l'apaiser. Dérénik se remet à fouiller Andre. Enfin, les six enfants comptent leur butin.

BÉATRICE. – Six, putain! Six pile!

EUGÉNIE. – On va pouvoir passer? Ça veut dire qu'on va pouvoir passer?

BÉATRICE. – Un peu qu'on va pouvoir passer! Tu paries? Tous les six!

HANZ, à Peter. – Tu entends? Tu entends? On va pouvoir passer!

PETER. – De l'autre côté... Enfin...

DÉRÉNIK, remettant une pièce à Nora. – Tiens. Comme ça...

Dérénik montre à Nora comment mettre la pièce dans sa bouche. Nora l'imitte et les autres en font autant. Ils sortent.

4

PRÉCIS

Katarina s'approche d'Andre et touche son front.

KATARINA. – Hum, c'est vrai qu'il est chaud. Il est bouillant, même. Bizarre, bizarre. Je dirais même plus, très, très, très bizarre. Nous voici, Goran, mon cher, confrontés à un mystère des plus épais, des plus opaques, des plus...

GORAN. – ♪ Impénétrables ? ♪

KATARINA. – C'est ça. Partons des faits. Toujours il faut partir des faits.

GORAN. – ♪ Les faits ! ♪

KATARINA. – Quels sont-ils ?

GORAN. – ♪ ? ♪

KATARINA. – Fait numéro un, la déesse de la fertilité vient ici même et à l'instant de s'entretenir avec sa fille de notre trop grand nombre.

GORAN. – ♪ Et d'un. ♪

KATARINA. – Fait numéro deux, Hermès, le dieu véloce, a porté en ce même endroit un jeune homme dont la température corporelle nous indique qu'il est bien plus vivant qu'il ne devrait l'être.

GORAN. – ♪ Et de deux. ♪

KATARINA. – Fait numéro trois, Hermès a glissé dans la bouche de ce jeune homme pas tout à fait mort une pièce dont l'éclat me dit qu'il s'agissait d'argent.

GORAN. – ♪ Et de trois. ♪

KATARINA. – Conclusion.

GORAN. – ♪ Conclusion ? ♪

KATARINA. – Il va se passer sous peu quelque chose de pas banal dont nous pourrions, mon cher Goran, tirer parti pour nous sortir de cette situation scabreuse d'âmes en souffrance qui est la nôtre.

GORAN. – ♪ Ah ? Ah bon ? ♪

KATARINA. – Oui. Foi de Katarina Petrovna Vassilissev Blum, je te le dis, tout cela est extraordinaire et annonce à coup sûr de grands changements. Voyons, voyons... (*Tout en feuilletant son livre à la recherche d'un passage.*) Tu avoueras tout de même que c'est une chance, une chance inouïe, mon cher Goran, que cette baïonnette nous ait respectivement troué la poitrine et tranché la gorge alors même que je venais d'acheter ce précis de mythologie grecque à la librairie Grossman, sise au 9 rue de la Douma. Imagine un peu que ma fantaisie m'ait portée à lire, je ne sais pas, les souvenirs de Robinson ou les aventures de Cadichon, nous serions bien avancés à l'heure qu'il est, n'est-ce pas ? (*Ayant*

trouvé le passage qu'elle cherchait.) Ah, ah, voilà, voilà! (*Lisant rapidement quelques lignes.*) Ça ne peut être que ça. C'est ça. Oui, voilà, c'est ça. C'est ça, j'en suis sûre. Goran...

GORAN. – ♪ Oui? ♪

KATARINA. – Il n'y a qu'une seule raison valable pour qu'un vivant soit autorisé à se rendre chez les morts et c'est...

GORAN. – ♪ C'est? ♪

KATARINA. – L'amour, Goran. L'amour.

GORAN. – ♪ L'amour est enfant de bohème... ♪

KATARINA. – Celui-là même, Goran. L'amour fou, l'amour parfait, le grand amour. C'est cela et ça ne peut être que cela. Je te fiche mon billet que d'un instant à l'autre, cet homme va se réveiller en sursaut pour réclamer sa fiancée à cors et à cris...

ANDRE, *se réveillant en sursaut.* – Maddalena!

KATARINA, *à Goran.* – Maddalena, donc, sa fiancée.

ANDRE, *appelant.* – Maddalena! Maddalena!

KATARINA. – Et voilà! Et voilà, j'en étais sûre, j'en étais sûre!
(*Andre s'est levé vivement et s'est avancé pour étudier l'horizon.*)
Mais que fait-il? (*À Goran.*) Viens! Viens! (*À hauteur de Andre qui inspecte l'horizon du regard.*) Qu'est-ce que vous regardez comme ça?

ANDRE, *montrant l'horizon.* – Le bois des Éclipses, là-haut, à gauche. Et à droite, le bois de Courton. C'est là qu'elle est.

KATARINA. – Qui?

ANDRE. – Maddalena. Ma fiancée. (*Se présentant.*) Andre Rozati. Enchanté.

KATARINA. – Enchantée. Katarina Petrovna Vassilisev Blum. Voici Goran. Vous l'excuserez, il ne parle pas, rapport à sa gorge.

ANDRE. – Enchanté.

GORAN. – ♪ Enchanté. ♪

KATARINA. – Courton, disiez-vous ? Les Éclipses ? C'est là que nous sommes ?

ANDRE, *reprenant son inspection de l'horizon.* – Oui, Courton, les Éclipses. Chambrecy là-bas derrière et de l'autre côté, Bligny. C'est ça. Les arbres ont repoussé, tout cela a drôlement changé, mais c'est bien là, ça ne fait aucun doute.

KATARINA, *pour elle-même.* – Courton, les Éclipses... (*À Andre.*) Qu'est-ce qui vous fait penser qu'elle est ici, votre fiancée ?

ANDRE. – Elle croit que j'y suis resté, c'est pour ça qu'elle est là. Elle me cherche. Elle doit être en train de fouiller partout dans la forêt, et avec la grippe qu'elle se promène, je vous assure que ce n'est pas malin.

KATARINA, *confuse.* – Si je vous suis bien, vous êtes là, mais vous n'êtes pas là, vous n'y êtes pas resté, mais vous vous y trouvez quand même ?

ANDRE. – Non, comprenez-moi. J'ai été démobilisé. Après la bataille, je suis rentré, à cause de ma blessure. J'arrive chez nous et qu'est-ce que je découvre ? Quelle est partie me retrouver dans cet enfer, au bois de Courton. C'est vraiment trop bête. Le télégramme n'a pas dû arriver ou elle n'aura pas osé l'ouvrir, enfin bref. Ni une ni deux, me voilà parti après elle. Elle me cherche,

je la cherche, on va bien finir par se retrouver. Et voilà. Bon, excusez-moi, je n'ai pas toute la vie. On a une tripotée de gamins à mettre en route, elle et moi, et soixante ans d'amour à vivre, il ne s'agirait pas de se mettre en retard. Au revoir.

Andre se met en route et sort.

KATARINA. – Comment « Au revoir » ? Hé ho, non, non ! Attendez ! Attendez-nous ! Attendez-nous ! (*À Goran.*) Dépêche-toi ! Dépêche-toi ! (*À Andre.*) Hé ho, attendez-nous !

Katarina et Goran sortent à la suite de Andre.

5

L'AMOUR TOUJOURS...

Dans les jardins d'Hadès et Perséphone où doit se tenir le congrès exceptionnel des dieux anciens, Aphrodite, un moment délaissée par ses hôtes, partis dans le palais achever de dresser les tables du banquet, savoure les graines de grenade qui valurent jadis à Perséphone de devoir demeurer une partie de l'année auprès de son époux. Entre Éros, voletant sensuellement.

ÉROS. – Manger de ses fruits, Aphrodite, ne te condamne-t-il pas à demeurer dans le jardin pour le reste du temps ?

APHRODITE. – Éros.

Aphrodite partage un fruit avec Éros.

ÉROS. – Où sont Perséphone et Hadès ?

APHRODITE. – Au palais.

ÉROS. – Et les autres ?

APHRODITE. – Nous sommes les premiers.

ÉROS. – Toujours.

APHRODITE. – Tu sens la terre.

ÉROS. – C'est vrai ? Ah, c'est possible. J'ai pris mon temps en chemin, je suis allé de-ci de-là, et j'ai revu le monde.

APHRODITE, *suspicieuse*. – Hm hm.

ÉROS. – Eh quoi ? Oui, c'est vrai. Je ne peux rien te celer. Bien sûr, oui, comment faire autrement ? Je suis un vagabond. Demeurer confiné dans l'Olympe ? Impossible. Et d'ailleurs, l'eussé-je fait, il n'y eût plus eu d'humanité. Ou si peu. Ou si mal. Et toi-même ? Je t'ai vue partout. Tu es partout. Tu ne peux rien me celer.

APHRODITE. – Il n'y eût plus eu d'humanité.

ÉROS. – Ni de bête ni de vie.

APHRODITE. – Ni vie ni rien. (*Un temps*.) J'avais des temples.

ÉROS. – Les jeunes filles t'adoraient.

APHRODITE. – Et les jeunes hommes.

ÉROS. – Et les vieillards.

APHRODITE. – On te vouait un culte.

ÉROS. – Sur ce point, je te rassure, on continue.

APHRODITE. – Je dois me cacher sous tant de voiles et me soumettre à tant de règles qu'à la fin je leur deviens un tourment intolérable. Tu n'imagines pas ce qu'ils s'imposent pour me chasser d'eux-mêmes. (*Ils boivent. Un temps*.) J'ai vu en venant un jeune homme que tu as proprement écervelé.

ÉROS. – Qui ?

APHRODITE. – Il courait gaillardement, aveugle en ces lieux de mort, il criait : « Maddalena ! Maddalena ! »

ÉROS. – Oui. Andre.

APHRODITE. – Tu es cruel, Éros.

ÉROS. – Comment ?

APHRODITE. – Celle qu'il aime n'est déjà plus. Et le voilà qui la cherche dans cette nécropole.

ÉROS. – Cruel ? Qu'y puis-je, moi, si la maladie a emporté sa fiancée ? Ou la guerre ou la faim ou que sais-je ? Dois-je consulter les oracles, solliciter les docteurs, interroger les savants avant de décocher mes flèches ? Je suis un va-nu-pieds, Aphrodite, tu le sais. Je me loge aux étoiles, ma nourriture est sauvage, je vis loin des bains chauds — l'humanité vit loin des bains chauds. Et toi-même, d'ailleurs, ne les tourmentes-tu pas de désirs innombrables ?

APHRODITE. – Au moins, les désirs que j'inspire s'épuisent-ils d'être comblés.

ÉROS. – Les désirs que tu inspires s'épuisent, c'est vrai, mais ils renaissent, plus vifs, plus aigus à chaque renaissance. Le repos que tu accordes aux hommes, la mer l'accorde à ses rivages.

APHRODITE. – Oui. Nous sommes cruels, toi et moi. Tu les fais mendier, je les fais ramper. Je les rends stupides, tu les rends fou. Je suis cruelle.

ÉROS. – Tu te blâmes, toi, la fille du ciel et de la mer ? Comment peux-tu ? De tout ce qui naît, vit et meurt, tu es le principe.

Comment peux-tu ? Et pour moi, s'il est vrai que je les fais mendier et se croire, pour un baiser qu'ils donnent, les plus puissants du monde, ne leur fais-je pas, dans le baiser qu'on leur donne en retour, embrasser l'éternité tout entière ? Tu es le principe. Je suis l'infini.

APHRODITE. – Le principe, l'infini... L'infini des insensés et le principe des chiens.

ÉROS. – Allons !

APHRODITE. – Pourquoi crois-tu que Zeus nous a mandés en ces lieux ? C'est la mort qui les gouverne désormais. Sais-tu qu'il est un roi nommé Léopold assez fou pour se croire le propriétaire de tout un pays et de tous ses habitants ? Que la vie de ceux-ci n'est liée qu'à son bon vouloir ? Que ses caprices les font périr par millions ? Sais-tu que pour nourrir leurs petits les femmes fabriquent les armes qui tueront leurs époux ? Que ces hommes de tous les pays parlant toutes les langues se déchirent entre eux pour des morceaux de terre indignes d'y mener glaner les porcs ? Que d'autres hommes ailleurs, infiniment moins nombreux, infiniment plus gras, dorment paisiblement et pèsent les morts au poids de l'or ? Et ces filles prises à la baïonnette sous les yeux de leur mère, dis-moi. Et ces enfants jetés vivants au feu, dis-moi. De quoi suis-je le principe, Éros ?

ÉROS. – De leur invention. De leur renaissance. Du renouveau. Chaque enfant peut s'ébrouer. Rejeter de ses épaules le poids du chagrin. Cracher loin de lui le fruit amer du ressentiment glissé sous sa langue. D'un seul de ses regards étouffer le serpent.

APHRODITE. – Tu n'y crois pas toi-même.

ÉROS. – Tu le sais.

APHRODITE. – Ce sont eux qui l'ignorent désormais. Aucun enfant n'y est jamais parvenu. Aucun enfant n'y parviendra jamais. Il lui faudrait des mondes vierges, des cœurs lavés. Ils ne se reconnaissent plus entre eux. Vois. Regarde. Regarde-les. Ceux qu'ils tuent sont déjà morts. À leurs yeux, ils n'ont même jamais été. Les mots de bête et de vermine leur jaillissent d'entre les lèvres quand ils parlent de l'ennemi. Ils s'ébrouent de l'autre, ils rejettent de leurs épaules le poids de l'autre, ils foulent aux pieds sa dépouille comme la poussière au seuil d'une maison neuve. Non, Éros, leurs enfants, ils les brûlent. (*Un temps.*) Je fais courir le sang, je mets le feu dans les reins, tu cèles des fragments d'infini dans des baisers fugaces, et voilà tout, et ce n'est rien.

ÉROS. – Ces siècles sans offrandes t'ont rendue amère, Aphrodite. Buvons.

APHRODITE. – Tu as raison. Buvons.

ÉROS. – Et explorons ces jardins. Ils regorgent de fruits délicieux.

Ils boivent et sortent.

6

INTERMÈDE ESCHATOLOGIQUE

Sur la route du ciel, le curé et Marie-Julienne. Le curé est à la peine, accablé de doute.

MARIE-JULIENNE. – Parce que franchement, monsieur le curé, franchement, hein? J'ai réfléchi. Hein? Et là, franchement, vraiment, là, hein, je me demande si on a pris le bon chemin.

Parce que franchement le paradis, hein, bon, monsieur le curé, je ne suis quand même pas naïve-naïve quand même, hein, monsieur le curé ? Des arbres comme ça, au paradis, tout tordus, quand même, hein, bon, hum ? Alors, je me suis dit que peut-être, mais que juste peut-être, hein ? Que juste peut-être quand même qu'après tout, sans le savoir, que juste après tout quand même sans le savoir vous auriez peut-être commis un petit péché. Oh, mais rien, hein, monsieur le curé ? Rien. Un petit péché. Volé un petit peu de sauce par exemple ? Un petit peu de la sauce au roquefort que j'avais laissée à mijoter sur le poêle le dimanche des Rameaux l'an dernier vers onze heures et demie à peu près par exemple ? Hein ? C'est un petit peu un péché, ça, quand même, hein ? Hein, monsieur le curé ? Hein ? Hein ?

LE CURÉ. – Oui, Marie-Julienne, oui, peut-être, oui, je...

MARIE-JULIENNE. – C'est bon, le roquefort, hein ? Hein, monsieur le curé ?

LE CURÉ. – Oui...

MARIE-JULIENNE. – Surtout dans la sauce comme ça, bien chaud, bien fondu, hein ? Hmm, hmm ! Hein ?

LE CURÉ. – Oui, oui...

MARIE-JULIENNE. – Bon. Alors peut-être bien que c'est le purgatoire ici. Hein, monsieur le curé ? Qu'est-ce que vous en dites ? Le purgatoire ? Hein ?

LE CURÉ. – Euh, oui, oui, Marie-Julienne, peut-être... Oui, c'est possible...

MARIE-JULIENNE. – Eh bien voilà. Bon. Ils ne vont quand même pas trop la faire durer, votre affaire. Du roquefort, bon,

hein, quand même. Même en sauce, bien chaud, bien fondu.
Hein ? Bon, hein.

LE CURÉ. – Oui, Marie-Julienne, oui...

MARIE-JULIENNE. – Surtout que vous avez pris le clocher de l'église sur la margoulette. Ça compense la sauce au roquefort. Ils ne vont pas la faire trop durer. Hein, monsieur le curé, hein ?

LE CURÉ. – Non, Marie-Julienne, non...

MARIE-JULIENNE. – Bon, allez. On va y arriver. Bah oui, hein ! Comme toujours. Comme toujours...

Ils sortent.

7

LE FEU

Entrent André, Katarina et Goran.

KATARINA. – Mais où vas-tu ?

ANDRE. – Un raccourci, c'est plus rapide.

KATARINA. – Un raccourci ? Tu connais drôlement bien les lieux. (*À Goran.*) Viens.

ANDRE. – Un peu que je les connais ! Ça a changé, mais je connais bien le terrain.

KATARINA. – Ça a tellement changé ?

ANDRE. – Oui. Plus d'arbres, plus d'herbe, plus rien. C'était l'apocalypse. Des flammes jusqu'en haut du ciel, la terre qui tremblait, les obus, le gaz, les chars d'assaut... Tiens, là-bas, le

ravin. Huit heures j'ai passé dedans, huit heures. Et là, c'est là que les chars sont arrivés. On n'en menait pas large.

KATARINA. – Tu es soldat ?

ANDRE. – J'étais. Fantassin. Brigade Salerno, sous les ordres du général Abricotti. Tu vois cette route ? On l'appelait la voie du ciel. Une chance sur deux d'en redescendre. Dix mille hommes, quatre mille morts, cinq mille blessés. Je suis des cinq mille. J'ai eu de la chance, un coup de lance-flamme, la cuisse rôtie comme un poulet. C'était l'enfer.

KATARINA. – Tu n'as pas eu peur ?

ANDRE. – Pas peur ? Pas peur... Pardonne mon langage, mais je baignais dans la merde, du trou du cul jusqu'au nombril ! Une trouille à te dégueuler les boyaux. Toute la peur du monde. Ils ont commencé le matin avant le lever du soleil, des obus gros comme des éléphants, assez pour déplacer des montagnes, et juste après, les gaz, l'ypérite. Et nous là-dedans, assis dans l'herbe, cachés derrière des arbres, pas une tranchée, pas le moindre abri. Tu t'imagines ça ? Derrière des arbres. Six cents morts en moins d'une heure, on marchait dedans. Mais on a tenu.

KATARINA, *pour elle-même*. – Des éléphants ?

ANDRE. – Même quand les chars d'assaut sont arrivés, on a tenu. Des monstres, et derrière eux les lance-flammes, du feu liquide, tout s'enflammait comme du papier, les gens, les choses, les arbres. Et tiens, à propos d'arbre, tu le vois celui-là, celui qui a une drôle de forme ? Il n'y était pas.

KATARINA. – Non ? Il n'y était pas ?

ANDRE. – À la place, il y avait Giovanni, un des derniers survivants de l'escouade. Tout seul, il était, tout seul. Et lui, Giovanni, pendant des heures, d'une mitrailleuse à l'autre, ta-ta-ta-ta-ta, pendant des heures, il ne leur a pas lâché un pouce, pas un pouce, tu entends, ta-ta-ta-ta-ta, et j'étais là, moi, derrière, dans mon trou, juste derrière, et je l'entendais, ta-ta-ta-ta-ta, dans mon trou, la merde au cul, la cuisse en feu, à me demander quand ça allait me tomber dessus, le char d'assaut, l'obus de deux tonnes, la nappe de gaz, n'importe quoi, la mort. Mais je l'entendais, je l'entendais : « Vas-y, Giovanni ! » Ta-ta-ta-ta-ta ! « Bute-les tous, Giovanni, bute-les tous ! » Si je connais les lieux ? Oh oui, je les connais.

KATARINA. – Ah oui...

ANDRE. – Et tu sais quoi ?

KATARINA. – Non ?

ANDRE. – Dans cet enfer-là, dans ces lieux-là, c'est elle qui m'a tenu la main. Giovanni m'a sauvé la peau. Maddalena m'a sauvé la vie.

KATARINA. – Ah bon ?

ANDRE. – Oui, je sais, ça ne tient pas debout, ces histoires-là, personne n'y croit. Et pourtant, c'est comme ça. Elle était là. Tout le temps. Avec moi. Allez, en route.

Andre sort.

KATARINA. – Gros comment, les obus ?

ANDRE, *déjà parti*. – Des cachalots ! Gros comme des cachalots !

Katarina et Goran sortent à la suite d'Andre.

Devant l'entrée des jardins d'Hadès, Héphaïstos, installé dans ce qui servira dans une scène ultérieure de siège à Zeus, un obus à la main. Entre Arès, qui se met à visiter ce qui peut s'apparenter à un musée imaginaire de l'armement.

ARÈS. – Splendide, n'est-ce pas, Héphaïstos ?

HÉPHAÏSTOS. – Tu es là, Arès. Splendide, oui.

ARÈS. – Quelle admirable ligne, n'est-ce pas ? Et quelle puissance ! J'ai survolé la ville toute proche, spectacle éblouissant !

HÉPHAÏSTOS. – Je l'ai survolée aussi.

ARÈS. – As-tu vu ces merveilles ?

HÉPHAÏSTOS. – J'ai vu.

ARÈS. – Je n'en croyais pas mes yeux. Ah, la guerre me manque tellement !

HÉPHAÏSTOS. – Tu en es le dieu.

ARÈS. – Nous nous sommes retirés trop tôt, Héphaïstos. Ces prodiges qu'ils ont accomplis par eux-mêmes ! Imagine si nous étions restés.

HÉPHAÏSTOS. – J'imagine.

ARÈS. – Un seul de ces projectiles lancés à travers le ciel a renversé un de leur temple tout entier. Il n'en reste rien que des ruines. Et l'orgueilleuse cité qui occupait la plaine n'est plus qu'un champ de pierres éparses, bientôt de la poussière.

HÉPHAÏSTOS. – Prodigieux.

ARÈS. – Je te le dis à toi, mais il y a plus de force dans leurs armes que dans la foudre de Zeus.

HÉPHAÏSTOS. – Peut-être.

ARÈS, *à propos d'un canon.* – Cette bouche noire crache assez de feu pour percer les plus invincibles murailles. Comment font-ils ? Par quel miracle ?

HÉPHAÏSTOS. – Ils forgent, laborieusement.

ARÈS. – Tout comme toi ?

HÉPHAÏSTOS. – Tout comme moi. Ils ont mis la chaleur des volcans dans des fourneaux et au service de ces fourneaux des milliers d'entre eux s'activent jour et nuit. Ce qu'ils n'ont pas de nature, ils l'obtiennent par leur nombre et leur ingéniosité.

ARÈS. – Je les admire. Si faibles, si misérables, et pourtant ! Ils volent, HépHaïstos, ils volent !

HÉPHAÏSTOS. – Ils volent, oui. Ils peuplent aussi le fond des mers.

ARÈS. – Ah, une mitrailleuse !

HÉPHAÏSTOS. – Mitrailleuse.

ARÈS. – Une mitrailleuse ! De toutes leurs inventions, celle-ci est ma favorite. Un homme à lui seul décime tout autant qu'une centaine d'archers. Hier encore gisaient en ces lieux les corps de quatre mille braves fauchés en un instant, frappés à mort par d'invisibles éclats de métal. Et ces vapeurs délétères dont ils usent pour empoisonner l'air ?

HÉPHAÏSTOS. – Gaz moutarde.

ARÈS. – Rendre la surface de la terre aussi impropre à la vie des hommes qu'elle l'est aux créatures de l'eau ! Sublime !

HÉPHAÏSTOS. – Sublime.

ARÈS. – Et puis ces bombes à billes qui lacèrent et déchirent les corps les mieux cuirassés ?

HÉPHAÏSTOS. – Shrapnell.

ARÈS. – Shrapnell, voilà ! Ah, si nous étions restés ! La gloire nous reviendrait. Leurs triomphes seraient les nôtres. Pense à tous ces héros qu'ils voudraient honorer. Et pour un temple abattu, combien en érigeraient-ils pour nous rendre grâce de leurs victoires ?

HÉPHAÏSTOS. – Aucun.

ARÈS. – Aucun ?

HÉPHAÏSTOS. – Ils seraient trop occupés, comme ils le seront sous peu, à creuser des fosses et ériger des mausolées. Quant aux héros, je n'en vois pas. Ni la force ni le courage ne sont plus nécessaires, la pression d'un doigt suffit à répandre la mort au loin. J'en ai tué cent, j'en ai tué mille. Qu'il en revienne mille autres, pareillement je les abats, sans même les voir en face, figurines dans le brouillard, morceaux de bois dans l'incendie. Que l'on m'abatte, un autre prend ma place. Quel héroïsme ? Faut-il vraiment qu'ils se voient eux-mêmes comme des mouches pour s'asphyxier de la sorte ? Des braves ? Des héros ? Non ! Des esclaves.

ARÈS. – Ah ? Crois-tu ? Peut-être as-tu raison.

HÉPHAÏSTOS. – Tu les verras tantôt, accablés de s'être tant et tant tués, ne pas savoir lesquels de leurs morts pleurer.

ARÈS. – Eh bien, ils les pleureront tous.

HÉPHAÏSTOS. – Des noms par millions, quelle mémoire humaine sera jamais assez vaste pour les chanter ? Ensemble, ils n'en pleureront aucun. Chacun les siens, chacun sa demeure, chacun son chagrin.

ARÈS. – Décidément, tu n'es pas gai, Héphaïstos. Me voici tout refroidi, moi qui brûlais d'enthousiasme. (*Montrant la porte des jardins d'Hadès.*) La porte des jardins d'Hadès est ouverte. Sont-ils déjà tous arrivés ?

HÉPHAÏSTOS. – Éros et Aphrodite seulement.

ARÈS. – Ton épouse est là ?

HÉPHAÏSTOS. – Hm.

ARÈS. – Il me tarde de la saluer.

HÉPHAÏSTOS. – Hm.

ARÈS. – Eh ? Quoi ? Eh non ! Allons, c'est de l'histoire ancienne ! C'est oublié. Héphaïstos !

HÉPHAÏSTOS. – Hm.

ARÈS. – Des siècles et des siècles que nous ne nous sommes pas vus ! Allons ! Héphaïstos ! Allons !

HÉPHAÏSTOS. – Hm.

Héphaïstos passe la porte.

ARÈS. – Non, mais vraiment, je t'assure, il n'y a plus rien entre nous ! Héphaïstos ! Héphaïstos ! (*Pour lui-même, soupirant.*) Ah... (*À propos de la mitrailleuse.*) Quand même, admirable...

Arès passe la porte à son tour.

II

1

BABEL-CRÊTE

Andre, Katarina et Goran arrivent au sommet de la colline de Bligny. Passent, entrent et sortent des âmes venant de toute part, comme aveugles à ce qui les entoure, hagardes. Un murmure confus est audible.

ANDRE, à une âme et puis d'autres. – Pardon, est-ce que vous auriez vu...? S'il vous plaît, je... Monsieur... Madame... Hé, vous... (*Commencent à se faire entendre des voix dans toutes les langues, quelques-unes d'abord et puis de plus en plus, bientôt si nombreuses que le vacarme devient assourdissant. Ces voix prononcent des bribes de phrases, chantent a capella des bribes de chansons, etc. Au bout d'un moment, les voix se font moins fortes, puis sont réduites à des murmures. À Katarina.*) Mais qu'est-ce que c'est que ça?

KATARINA. – Quoi?

ANDRE. – Toutes ces voix, tous ces gens, qu'est ce que c'est?

KATARINA. – Eh bien, c'est nous!

ANDRE. – Nous? Nous qui?

KATARINA. – Eh bien, nous, les morts!

GORAN. – ♪ Les morts ! ♪

ANDRE. – Les morts ?

KATARINA. – Les morts de la guerre !

ANDRE. – Les morts de... ? Combien êtes-vous ?

KATARINA. – Combien ? Mais je ne sais pas ! Des millions ! Dix, douze, quinze millions, je ne sais pas !

GORAN. – ♪ Des millions, des millions ! ♪

ANDRE. – Mais, et Maddalena ? Où est Maddalena ? Comment je vais faire pour la retrouver, là, ici, là-dedans ?

KATARINA. – Oh, eh bien, elle est là forcément, elle est quelque part par là ! Allez, viens, allons la chercher !

ANDRE. – Quoi ?

KATARINA. – Viens !

Sortent Andre, Katarina et Goran. Les voix se font à nouveau entendre.

2

INTERMÈDE DANTEQUE

Entrent le curé et Marie-Julienne.

MARIE-JULIENNE, *criant*. – Ça ne peut pas être le purgatoire, ça, monsieur le curé ! Hein, monsieur le curé ? Ça doit être l'enfer !

LE CURÉ, *criant*. – Comment, Marie-Julienne, comment ?

MARIE-JULIENNE. – À cause des chocolats de Pâques !

LE CURÉ. – Quoi ? Qu'est-ce que vous dites ?

MARIE-JULIENNE. – Les chocolats de Pâques que vous avez boulottés en douce il y a deux ans dans la sacristie, monsieur le curé !

LE CURÉ. – Hein ? Je ne comprends rien à ce que vous dites, Marie-Julienne ! (*Montrant le chemin emprunté par Katarina, Andre et Goran.*) Venez, essayons par là.

MARIE-JULIENNE. – Les chocolats de Pâques, monsieur le curé, la gourmandise ! Ça doit être l'enfer, ici !

LE CURÉ. – Venez, Marie-Julienne !

Ils sortent.

3

ENQUÊTE

Entrent à nouveau Katarina, Goran et Andre, par des côtés différents de la scène. La scène est par ailleurs traversée par des âmes nombreuses que le trio va passer quelques instants à interroger.

ANDRE, à Katarina. – Elle n'est nulle part ! Nous ne la trouvons jamais !

KATARINA. – Mais si, mais si, on va la trouver. C'est qu'on est nombreux. Il faut être patient, on vient à peine de commencer à la chercher, on va finir par la trouver. Ne te décourage pas.

ANDRE. – Et comment ? Comment ? Regarde ! Regarde cette foule ! Vous êtes innombrables ! Vous arrivez de partout, de tous

les coins du monde. Et vous êtes morts ! Tous morts, des ombres, plus rien que des ombres.

KATARINA. – Hé oh, là, doucement ! Tu crois que ça m’amuse, moi, d’être morte ? (*Montrant Goran.*) Et lui, tu crois que ça l’amuse ? Non, ça ne nous amuse pas. Et si tu veux savoir, ça n’amuse personne. On n’a pas eu le choix. Personne n’a eu le choix. Alors bon, des ombres peut-être, mais ce n’est pas une raison pour t’en prendre à nous parce que ta fiancée a passé l’arme à gauche, compris ?

GORAN. – ♪ Compris ? ♪

ANDRE. – Oui. Oui, oui.

KATARINA. – Ah, mais non, mais !

GORAN. – ♪ Ah mais ! ♪

ANDRE. – Pardon.

KATARINA. – Bon.

GORAN. – ♪ Hmm ! ♪

ANDRE. – Mais où est-elle ? Où est-elle ?

ÉGALITÉ-CIMETIÈRE

Entrent le G^{al} Abricotti, son épouse, Elena, et l'aide de camp, Pierro.

ABRICOTTI. – Je suis heureux! Je suis heureux, j'ai tout compris!

ELENA. – Tant mieux, tant mieux.

ABRICOTTI. – Tout est clair, limpide, lumineux, tout est léger, si léger!

ELENA. – C'est bien, mon lapin.

ABRICOTTI. – Car enfin, rien n'a la moindre importance...

ELENA. – C'est cela.

ABRICOTTI. – Rien n'a le moindre sens! C'est, c'est merveilleux! Quel soulagement!

ELENA. – Oui, mon lapin, c'est formidable.

ABRICOTTI. – Et toi, ma chérie, ma colombe, ma gazelle!

ELENA, *enjouée*. – Oh, Frederico, grand fou, allons, allons!

ABRICOTTI. – Oui, fou, fou de joie! Ne t'es tu pas donné la mort pour moi, pour me rejoindre?

ELENA. – Ah, tu me manquais trop. La vie sans toi, non.

ABRICOTTI. – Que tu es belle, ma bien-aimée!

ELENA. – Frederico, tu m'embarrasses, tu me gênes, allons, pas ici, pas devant tout le monde.

ABRICOTTI. – Tout est si léger! Léger comme l'air tiède qui s'échappe de la bouche des nouveau-nés. Tu te rappelles?

ELENA. – Oh oui!

ABRICOTTI, *faisant le geste de porter un bébé contre son épaule.* – Notre fils, quand tu le posais sur mon épaule.

ELENA. – Oh oui, si petit, si tendre...

ABRICOTTI. – Et dire que je suis parti faire la guerre, que je vous ai laissés tous deux, que je vous ai abandonnés! Quel lâche! Quel lâche!

ELENA. – Mais non, mais non, mon lapin, allons!

ABRICOTTI. – Quel imbécile!

ELENA. – Allons, c'est fini, mon lapin doré, c'est fini. Tout est fini à présent.

ABRICOTTI. – Tu as raison c'est fini, nous sommes légers, débarrassés du poids du monde et de tous nos soucis. (*À Pierro.*) N'est-ce pas, Pierro? Tout est fini. Nous sommes légers tous deux comme des plumes, deux plumes follettes voletant dans l'éther.

PIERRO. – C'est-à-dire, mon général...

ABRICOTTI. – Ah non, non, non, non, plus de « général » entre nous, c'est fini. Nous sommes égaux désormais, toi, moi, tous, nous sommes tous égaux. Appelle-moi Frederico.

PIERRO. – Écoutez, mon...

ABRICOTTI. – Et tutoie-moi, s'il te plaît. Le vouvoiement n'est plus de mise.

PIERRO. – Eh bien, c'est-à-dire que...

ABRICOTTI. – Et puis non ! Frederico, c'est encore trop, légers comme nous sommes. Lapin. Appelle-moi lapin. Appelle-moi lapin doré.

PIERRO. – Lap... ? Écoutez, mon général, là, non, vraiment je ne peux pas, vraiment, c'est...

ELENA, à *Pierro*. – Allons, Pierro, cela lui ferait tellement plaisir.

PIERRO. – M^{me} Abricotti, plus tard peut-être, mais là...

ELENA. – Elena.

PIERRO, à *Elena*. – Oui. Elena, oui. (*À Abricotti.*) Écoutez, mon lapin — mon général — Frederico — enfin, bref — j'ai passé dix ans de ma vie à vous cirer les bottes...

ABRICOTTI. – C'est vrai. Merci, Pierro. Elles brillaient de mille feux, les plus belles de tout l'état-major.

PIERRO. – En dix ans, en tout et pour tout, j'ai vu mes enfants deux fois. Ils m'ont appelé monsieur.

ABRICOTTI. – Oui, pauvre de toi.

PIERRO. – Je vous ai suivi partout, j'ai été de toutes vos campagnes, l'Éthiopie, le Piémont. J'ai dormi couché devant votre porte, toujours d'une oreille, jamais que d'un œil...

ABRICOTTI. – C'est vrai ! Tu étais le plus fidèle. Viens que je t'embrasse !

Abricotti veut embrasser Pierro.

PIERRO, *lui échappant*. – Dix ans durant, j'ai serré les dents et me suis retenu de vomir devant l'infamie de vos méthodes...

ABRICOTTI. – J’aimais l’ordre et la patrie, j’étais un imbécile !
N’empêche, quel cirreur de bottes magnifique tu faisais !

PIERRO. – Vous ordonniez l’incendie des villages, la pendaison
des villageois et je cirais vos bottes, couché comme un chien au
pied de votre chambre...

ABRICOTTI. – C’est vrai, c’est vrai, mais tout cela n’est plus
qu’un songe lointain !

PIERRO. – Pour toutes ces raisons, mon général, vous me
permettez de continuer à vous appeler mon général.

ABRICOTTI. – Mais oui, Pierro, comme tu voudras, mon
général ou mon lapin ! Légers, légers, nous sommes légers.

ELENA. – Légers, gais, libérés ! Ah, que la mort est joyeuse avec
toi, mon lapin !

ABRICOTTI. – Ma gazelle, ma colombe ! (*Reconnaissant Andre.*)
Mais... Mais... Andre ? Fantassin Andre Rozati ?

ANDRE. – Général ? Général Abricotti ?

ABRICOTTI. – Andre ! Rozati ! Fantassin ! Soldat ! Mon brave !

ANDRE. – Mon général...

PIERRO, à *Andre, en aparté.* – « Mon lapin. »

ABRICOTTI, à *Elena.* – Un soldat de tout premier choix ! Une
recrue fantastique ! Dans mes bras !

Abricotti étreint Andre.

ANDRE. – Mais, mon général, comment se fait-il que... ?

ABRICOTTI. – Que je sois mort ? Que je sois mort ailleurs que
dans mon lit, couvert d’honneur, chargé d’années, le cheveu rare,

le ventre rond, avec à mon chevet pleurant toutes les larmes de leur corps mes petits-enfants et mes arrières-petits-enfants ? C'est cela ?

ANDRE. – Ma foi, oui. C'est plutôt rare, en vérité...

ABRICOTTI. – Comme tu dis, mon bon Andre, c'est rare, et je m'y connais, généraux de père en fils depuis pfou ! Figure-toi que je m'étonnais.

ANDRE. – Vous vous étonniez ?

ABRICOTTI. – Je m'étonnais qu'ils mourussent en si grand nombre.

ANDRE. – Qui donc ?

ABRICOTTI. – Mes soldats !

ANDRE. – Ah ?

ABRICOTTI. – Eh oui, quoi, la guerre, je veux bien, mais là tout de même, des bataillons entiers qui s'évaporent ! Alors, ni une ni deux, tel Hannibal, je quitte mon campement...

PIERRO. – Votre château.

ABRICOTTI. – Oui, mon château, voilà, c'est ça, et hop, me voilà parti jusqu'à la ligne de front...

PIERRO. – Nous voilà partis.

ABRICOTTI. – Oui, nous voilà partis. (*À Andre, à propos de Pierro.*) Pierro Grasso, mon fidèle aide de camp, le plus fidèle, le meilleur, le meilleur. J'arrive — nous arrivons. J'avais bien l'intention de leur insuffler du courage...

PIERRO, *à Andre.* – Rien de tel qu'un fusillé pour l'exemple.

ABRICOTTI. – Mais à peine avions-nous posé le pied dans la première tranchée, que poum, nous étions morts. Je ne sais même pas comment. Clac. D'un coup. Paf. Terminé.

ANDRE. – Ah oui, c'est souvent comme ça que ça se passe. Je suis navré, mon général.

ABRICOTTI. – Oh, mais non, mais non, il ne faut pas, il n'y a pas de quoi!

PIERRO, à *Andre*. – Merci.

ABRICOTTI. – Laisse-moi te présenter mon épouse, Elena, ma colombe, la gazelle frémissante de ces lieux!

ELENA. – Grand fou!

ABRICOTTI, à *Andre*. – Et entre nous, une sainte. Sitôt qu'elle a su...

ELENA, à *Andre*. – Enchantée. Tout aussitôt. J'ai appris la nouvelle. Le député n'avait pas refermé la porte que j'ouvrais le tiroir de la commode, j'en sortais le revolver et m'en assénais un coup mortel droit au cœur.

ABRICOTTI. – Comme Cléopâtre!

ELENA. – Mon César!

ANDRE. – Enchanté. Eh bien, voici...

KATARINA. – Katarina Petrovna Vassilissev Blum.

ELENA. – Ravie. Vous êtes bien jeune...

ABRICOTTI. – Blum ? Blum ? Vous êtes juive ?

KATARINA. – En effet, je le suis.

ABRICOTTI. – Ah, grands dieux, je suis bien aise de vous voir !
Si vous saviez avec quelle passion toute ma vie j'ai haï les Juifs.
Viscéralement, de tout mon cœur, de tout mon être, je les
haïssais ! Je les voyais partout ! Je les imaginais pareils au cancer,
tumeurs infectes, parasites, youddis, youpins, youtres !

PIERRO. – Mon général ?

ABRICOTTI. – Oui, mon ami, oui, Pierro ?

PIERRO. – Ta gueule.

Un temps.

ABRICOTTI. – Euh, oui. Bien sûr. Bien sûr, oui. Où avais-je la
tête ? (*À Katarina.*) En un mot comme en cent, je suis bien aise
de vous rencontrer.

KATARINA. – Et moi, monsieur, que vous soyez mort.

ABRICOTTI. – N'est-ce pas ? Ah, comme je me sens léger, libéré
de ces lourdes sottises ! Mais toi, Andre, mon ami, mon petit
lapin, comment es-tu mort ?

ANDRE. – Eh bien, c'est-à-dire, en fait que je...

5

DIEU, DANS TOUT ÇA ? HMM...

Entrent Marie-Julienne et le curé, interrompant les autres.

MARIE-JULIENNE, *au curé.* – Ah, mais moi, monsieur le curé,
moi, je leur demande, hein, parce que là, hein, bon, ça suffit ! Ah !

LE CURÉ. – Marie-Julienne...

MARIE-JULIENNE, *à Abricotti et aux autres.* – Excusez-moi de vous déranger, messieurs, dames, mais est-ce que vous savez où ce qu'on doit aller, parce que là, bon, hein ?

LE CURÉ. – Marie-Julienne...

MARIE-JULIENNE, *au curé.* – « Marie-Julienne, Marie-Julienne », vous ne savez dire que ça ! Mourir, moi, je veux bien, prendre un clocher sur le coin de la margoulette, d'accord, mais alors au moins qu'après on sache où c'est qu'on va, parce que là, hein, bon, c'est n'importe quoi ! Je ne suis pas bonne du curé depuis mes quatorze ans pour tourner en rond dans une forêt où qu'il n'y a même pas de champignons ou qu'on ne sait pas s'ils se mangent, hein ? Moi, quand je dis non à maman, je dis non ! Le Gaspard, je n'en voulais pas ! Il ne sentait pas bon. Et puis, j'avais ma petite idée. Alors, c'est où ?

LE CURÉ. – Mais Marie-Julienne, je n'en sais rien ! Moi aussi, j'ai cru, moi aussi, Marie-Julienne, moi aussi, vous m'entendez ? Qu'est-ce que vous croyez ?

MARIE-JULIENNE. – Eh bien, justement, je me le demande.

LE CURÉ. – Pensez-vous vraiment que j'aurais prêché tous les dimanches pour ça ? Pour ça ? J'avais la foi, Marie-Julienne, j'avais la foi !

MARIE-JULIENNE. – Ah, mais j'espère bien !

LE CURÉ. – Mais là, mais là tout s'effondre. Je ne reconnais rien, je ne sais rien ! Rien !

MARIE-JULIENNE. – Eh bien, nous voilà dans de beaux draps !
(*Aux autres.*) Vous voyez ?

Le curé pleure.

LE CURÉ. – Seigneur, pourquoi nous as-tu abandonnés? Pourquoi?

KATARINA. – Si vous permettez, je crois que j'ai une petite idée...

MARIE-JULIENNE. – Ah! Ah, eh bien quand même!

LE CURÉ. – C'est...?

KATARINA. – Voilà. Je crois que... Écoutez...

Katarina plonge dans son livre, écoutée par les autres.

6

IL CONVIVIO DEGLI DEI

ZEUS. – Parle, Hadès, mon frère, roi des mondes souterrains, parle.

HÉRA. – Oui, parle, frère, seigneur des ombres, puisqu'aujourd'hui tu es notre hôte.

ZEUS. – Et parle bien, car tu nous fais venir ici dans la hâte, en sueur, à moitié réveillés, demi chaussés, le ventre creux, la gorge sèche, sans le moindre geste pour nos gosiers arides, sans la moindre attention pour nos appétits divins. Parle et parle bien, Hadès, mon frère, car crois bien que, moi, Zeus, je ne me contenterai pas d'une flaque de sang noir à laper, comme le font tes sujets lents à se mouvoir dans l'ombre humide.

HÉRA. – Oui, Hadès, tu es notre hôte et nous sommes tous venus, Arès aussi bien qu'Aphrodite, Héphaïstos comme Éros, l'un du ventre bouillant de la terre, l'autre de Florence, où

éternellement ruisselante de lumière et d'eau elle s'offre aux regards extasiés de ses suppliants. Enfin, nous sommes là.

ATHÉNA. – Tu nous a priés de venir te rejoindre dans les enfers, séjour humide où parmi les menthes odorantes divaguent les ombres et les morts. Ce n'est pas, je suppose, pour nous convier à porter force libations de miel et de vin mêlés, pas davantage, car nous connaissons ton implacable sévérité, pour nous exciter à rire. Aussi, parle.

HADÈS. – Athéna, ma sœur, de toutes les déesses la plus avisée, tu as bien dit. Je n'ai pas demandé à Zeus de nous rassembler en Érèbe chez les morts dans l'odeur amère des cyprès pour de quelconques réjouissances. Non, je l'ai supplié de vous arracher à vos félicités somnolentes, à vos retraites paisibles dans les palais et les temples, les bibliothèques et les musées, pour m'aider à faire front devant l'énorme vague du désastre qui grossit, grandit et s'accumule à nos portes et sur nos rivages, et menace de tout ravager, l'éternité, le temps, l'espace ! Vous savez mon peu de goût pour les discours. Je vous rapporterai seulement le message que Perséphone, mon épouse a transmis à Zeus par le biais de Déméter, sa mère la déesse des moissons et de la Terre nourricière. « Les rives du Styx sont envahies d'âmes innombrables qui errent en quête de repos. Elles affluent chaque jour plus nombreuses. Sur la terre, la mort est si acharnée et si violente qu'elle ne laisse rien des corps abattus. La boue les digère, le feu les consume. Nul honneur ne peut leur être rendu, la peine et le chagrin s'étendent à l'infini... »

ZEUS. – Déméter nous a dressé un tableau de la terre terrible et désolé : champs de ruines, cadavres épars à même le sol, incendies, et partout dans le monde les morts sans sépulture.

HÉRA. – Je pressens la profonde angoisse qui t'étreint, Hadès. Une question, cependant : pourquoi te sens-tu concerné par ce déferlement d'âmes en peine ? N'es-tu pas relevé de la charge des Enfers, depuis notre mise au rebut par les mortels friands de dieux jaloux, d'amour et de pénitence ?

HADÈS. – Comment ne pas s'affoler devant ces cohortes venues battre à nos rives comme la mer à nos côtes, dont la rumeur enfle sans cesse et vient troubler le tranquille oubli de mon royaume ?

ZEUS. – Tu as raison, Hadès ! Mais que font-ils ces dieux qui nous ont donné congé depuis deux millénaires et qui promettent enfers et paradis, félicités ou tourments éternels, et par-dessus tout, rédemption, salut, résurrection des corps ?

HADÈS. – Là est le point, Zeus ! Je n'en sais rien ! Absolument rien !

ATHÉNA. – Écoutez, vous tous. Cette question n'a cessé de m'obséder. Que font-ils, en effet ? J'ai tenté de leur demander, surtout au premier d'entre eux, celui qui est tout amour, l'unique, le trois-en-un... Rien, aucune réponse, silence total. Alors, j'ai demandé audience. J'avais pris l'apparence d'une éphémère, belle au demeurant, jeune et gracieuse. Un huissier me reçoit, onctueux et charmant, avec des chaînes d'or en sautoir. Il me dit qu'il va transmettre ma demande d'audience. J'attends. Longtemps. Finalement, un ange s'avance vers moi. Il me dit s'appeler Gabriel. Il m'a proposé de venir vous rencontrer.

ZEUS, à Athéna. – Parce qu'Il ne se présente pas en personne ? Il envoie un émissaire ? Il se fait représenter ?

HÉRA. – Allons, allons...

ZEUS. – Eh quoi? La prochaine fois, qu'est-ce que cela sera? Un buisson en flamme? L'apparition de sa mère au fond d'une grotte?

Entre Gabriel.

HÉRA, à Zeus. – Chut! (*À Gabriel.*) Je me permets, étranger, de te souhaiter la bienvenue de la part de Zeus, mon époux tonnant.

ATHÉNA, à Gabriel. – À la bonne heure, tu tiens ta promesse! Prends place, Gabriel, et ne nous fais pas languir plus longtemps. Nous sommes sans nouvelle! Que fait le tout-puissant?

GABRIEL. – À tous, le salut de Gabriel qui fut archange et n'est plus désormais qu'un imposteur et misérable porte-plume! Je ne viens pas vous donner des nouvelles. Mes paroles sonnent creux, mes mains sont vides, mes ailes perdent leurs plumes. Je suis ce fou qu'on voit allumant une lanterne en plein jour, courir sur les places publiques, en criant sans cesse : « Je cherche Dieu, je cherche Dieu! » Et tous de s'interroger : « Qui est-ce? Un émigré? Un attardé, demeuré enfant? » Et tous de rire et s'esclaffer! Alors je bondis au milieu de ces badauds et je les transperce du regard : « Où est allé Dieu? Je vais vous le dire : nous l'avons tué, vous et moi! C'est nous tous qui sommes ses assassins! Comment avons-nous fait cela? Comment avons-nous pu vider la mer? Qui nous a donné une éponge pour effacer tout l'horizon? Qu'avons-nous fait quand nous avons détaché la chaîne qui liait la terre au soleil? Où va-t-elle maintenant? Où allons-nous nous-mêmes? Ne sentons-nous pas le souffle du vide sur notre face? Ne fait-il pas plus froid? N'entendons-nous encore rien du bruit que font les fossoyeurs qui enterrent Dieu? Ne sentons-nous encore rien de la décomposition divine? Les

dieux aussi se décomposent ! Dieu est mort ! Dieu reste mort !
Et c'est nous qui l'avons tué... »

ARÈS. – Je le savais ! Je le savais qu'il était mort. Un dieu de la guerre ne peut être dupe. Je le savais !

HÉRA, *à Arès*. – Pourquoi ne nous l'as-tu pas dit avant ? Maintenant, tes hurlements ne servent à rien. Laisse-nous débattre. (*À l'assemblée.*) Que le tout-puissant soit mort, finalement qu'en avons-nous à faire ? Nous-mêmes, que sommes-nous, sinon les exhalaisons sublimées de notre propre pourriture ? Du vin éventé dans le fond d'une amphore. Rien.

Gabriel se retire.

APHRODITE. – Je proteste. J'existe ! Et comment ! Les humains m'adorent, me vénèrent et chaque jour me supplient.

ZEUS. – Oui, oui, on sait, on sait, les hommes bandent comme des cerfs quand ils t'évoquent, les femmes mouillent comme des folles à la moindre de tes apparitions, on sait.

HÉRA. – Zeus !

APHRODITE, *à Zeus*. – Mais oui, c'est cela !

ZEUS. – Et toi, Athéna, parle. Que dis-tu de cette nouvelle ?

ATHÉNA. – Les éphémères ne font que passer. Homme ou femme, ils meurent. Et toute la question qui nous occupe maintenant c'est que faire d'un homme, d'une femme après qu'il a passé de vie à trépas ? Peut-on l'abandonner aux chiens, aux vautours, à la mort sans hommage, sans tombeau, sans sépulture, sans prière ni offrandes, sans viatique pour le voyage des ténèbres ? Il semble, au jour d'aujourd'hui, si l'on en croit Perséphone, que les morts sont anonymes, et plus encore qu'on

ne s'embarrasse plus d'aucun égard envers leurs cadavres versés dans les charniers et qu'on les expédie au ciel en les livrant aux flammes.

HADÈS. – Les morts s'entassent, ils s'empilent, ils débordent de partout, ils engendrent des nuées d'âmes en peine, ils râlent, ils pleurent, ils errent lamentablement et viennent s'échouer en masse grouillante sur nos rivages. Des morts pas vraiment morts, des âmes vindicatives, et qui plus est déterminées à forcer nos frontières. Jamais je n'ai vécu pareille situation. Depuis longtemps mon royaume est tranquille. Et là... Je pose la question : dois-je oui ou non y laisser entrer ces meutes de demi-morts, ces étrangers sans éducation ?

HÉRA. – Je dirais non, car c'est la porte ouverte aux troubles de toutes sortes, la fin de la tranquillité, la ruine des traditions, le désordre enfin...

ARÈS. – Nous irions au-delà de toutes les subversions !

ATHÉNA. – Je vais vous dire ce que je pense. Au temps de notre splendeur, nous nous étions judicieusement entendus sur le sort des trépassés et sur la manière de nous en occuper. L'affaire n'était pas simple. Il y avait les morts qui méritaient l'opprobre et le mépris, mais il y avait aussi, l'immense majorité d'entre eux, ceux qui devaient trouver le repos. Et il nous fallait empêcher que les morts, les pauvres morts, braves ou lâches, assassins ou probes, ne reviennent hanter les vivants. C'est Hadès et sa compagne Perséphone qui furent chargés de les accueillir et de leur garantir au moins la bénédiction de l'oubli. J'ajoute enfin que nous avons débarrassé l'au-delà du poison que répandaient sans cesse les épouvantables Erinyes, ces divinités goulues de sang. Par un

jugement, j'ai fait cesser la malédiction du sang appelant le sang et du meurtre entraînant le meurtre, en obtenant d'elles qu'elles se transforment en bienveillantes! Alors voici ma conclusion. Hadès, ne balance plus, ouvre les barrières, ordonne au nocher de les embarquer, réveille les juges, fais sortir Cerbère de sa niche. Il faut accueillir ces malheureux et leur procurer l'oubli.

HADÈS. – Soit. Je suis ton avis. Zeus, approuves-tu ?

ZEUS. – Donne-leur l'oubli.

Les dieux se retirent.

III

1

JUGES, CHIENS, CHARON

À quelques pas du gué du Styx, une longue file d'âmes s'étend devant les trois juges, Éaque, Minos et Radhamante, lesquels sont secondés dans leur tâche par Cerbère, le fameux chien tricéphale. Chaque âme est rapidement jugée et s'en va prendre place dans la barque de Charon après avoir versé son obole à ce dernier. En queue de la file, Andre, Katarina, Goran, le G^{al} Abricotti, Elena et Pierro.

ÉAQUE. – André Dubouchet, vingt et un ans, tué aux Éparges, une balle dans la tête.

MINOS, *sondant l'âme*. – Rien à signaler. Des peccadilles.

RADHAMANTE, *inscrivant quelque chose dans un registre*. – Passez.

ÉAQUE. – Lucien Garand, treize ans, tué sur la route de Lille en fuyant l'ennemi.

MINOS, *idem*. – Rien à signaler, propre comme un sou neuf.

RADHAMANTE, *idem*. – Passez.

ÉAQUE. – Hanz Hemmrich, vingt-sept ans, égorgé à la Caverne des Dragons.

MINOS, *idem.* – Des regrets, pas de remords. C'est bon.

RADHAMANTE, *après une brève hésitation, idem.* – Passez.

ÉAQUE. – Gariné Bogossian, dix-neuf ans, et Nora Bogossian, six semaines, toutes deux brûlées vives à Gemerek.

MINOS, *idem.* – Rien à dire.

RADHAMANTE, *idem.* – Passez.

ÉAQUE. – Amédé Senghor, vingt-quatre ans, criblé de balles au fort de Douaumont.

MINOS, *idem.* – Halte! (*Un temps.*) A étranglé son supérieur, Gaston Mangin... (*Un temps.*) Hum, oui, bon, c'était justifié.

RADHAMANTE, *idem.* – Passez.

ÉAQUE. – Giovanni Pasoli, dix-neuf ans, Giuseppe Pavese, vingt ans, Marcello Morante, dix-neuf ans, étouffés ensevelis dans la boue à Bligny.

MINOS. – Blancs comme neige.

RADHAMANTE. – Passez.

ÉAQUE. – Christophe Dampierre, vingt-six ans, Charlotte Juliet, trente-quatre ans, Dimitri Malotov, quarante ans, Ernest Ottenwaelter, dix-huit ans, William Johnson, vingt-deux ans...

Cependant que les trois juges continuent d'examiner la conscience des morts et de les faire passer les uns après les autres vers l'embarcadère, Cerbère-Futur et Cerbère-Présent s'ennuient et Cerbère-Passé dort d'un seul œil.

CERBÈRE-FUTUR, à *Cerbère-Présent*. – Pff... C'est long, non ?

CERBÈRE-PRÉSENT. – Interminable.

CERBÈRE-FUTUR. – Ça n'en finit pas. Pff! Dire qu'on était bien tranquilles à ronger nos vieux os. Je ne sais pas ce qu'il leur a pris. Ils n'avaient qu'à les laisser se débrouiller. Après tout, hein...

CERBÈRE-PRÉSENT. – Oui. Mais en même temps, ça ne nous fera pas de mal de renouveler nos provisions. Deux mille ans que je ronge le même tibia, j'en ai un peu marre. (*Montrant une âme qui passe.*) Tiens, regarde ses guibolles, à lui.

CERBÈRE-FUTUR. – Hum, oui, pas mal.

CERBÈRE-PRÉSENT. – En cas, plus appétissant que ce vieil humérus que tu grignotes depuis des siècles.

CERBÈRE-FUTUR. – C'est sûr. Tu as raison.

ÉAQUE. – Édouard Philippe, trente-neuf ans, fusillé pour espionnage...

ÉDOUARD PHILIPPE. – Non, je ne veux pas! Je ne veux pas y aller! Laissez-moi partir!

Édouard Philippe tente de faire demi-tour et de s'enfuir.

MINOS. – Cerbère, attaque!

CERBÈRE-PASSÉ. – Ouaf! Ouaf! Grrr! Grrr!

Édouard Philippe est ramené devant les juges par Cerbère.

ÉDOUARD PHILIPPE, *sanglotant*. – Je ne veux pas, je ne veux pas, je ne veux pas...

MINOS. – C'est pareil pour tout le monde, mon petit monsieur. (*À Radhamante.*) Rien à signaler, ou si peu.

RADHAMANTE. – Passez.

CERBÈRE-PASSÉ, *au dos d'Édouard Philippe*. – Grrr!

MINOS. – C'est bien, Cerbère, couché.

CERBÈRE-PASSÉ. – Ouaf!

CERBÈRE-FUTUR, *à Cerbère-Présent en aparté, à propos de Cerbère-Passé*. – Quel lèche-cul, celui-là...

CERBÈRE-PRÉSENT. – Tu l'as dit. (*À propos de la file d'attente.*)
Ah, ça y est, on en voit le bout.

ÉAQUE. – Léon Morlin, trente-sept ans, prêtre, et Marie-Julienne Dupeu, quarante-huit ans, sa bonne, accident de clocher.

MINOS. – Mademoiselle, c'est bon, et monsieur... Oh, le chocolat! Et puis la sauce! Au roquefort! Tss tss! Ah la la... (*À Radhamante.*) Rien à signaler.

RADHAMANTE. – Passez.

ÉAQUE. – Elena Abricotti, cinquante-deux ans, suicide.

MINOS. – Oui, bon, ce n'est pas jojo, mais enfin...

RADHAMANTE. – Passez.

ÉAQUE. – Federico Abricotti, cinquante-quatre ans, et Pierro Grasso, trente et un ans, tués au bois de Courton par un tir de mortier.

MINOS, *à propos de Pierro*. – Lui, bon, oui, ça va...

RADHAMANTE. – Passez.

MINOS, *à propos du G^{al} Abricotti*. – Pfou, mais là! Ouh la la, la la, la la! Ah non, là, ouh la la!

RADHAMANTE. – Quoi ?

MINOS, *montrant l'âme du général à Radhamante et Éaque.* – Tenez...

ÉAQUE. – Ah, mais quelle horreur !

RADHAMANTE. – Ah, oui, non, là, non. Non, non, j'ai été indulgent jusque là, mais là, je ne peux pas laisser passer ça. Ah ça, non. (*À Abricotti.*) Bon, monsieur, rangez-vous à gauche, là, on s'occupera de vous après. On a un endroit spécial pour les morts comme vous.

Par geste, Elena, Pierro et le G^{al} Abricotti se font des adieux.

ÉAQUE. – Une bonne chose de faite. Bon. Katarina gnagna-gnagna Blum, huit ans, tuée par un cosaque, et Goran... Euh... Goran Goran, vingt-huit ans, également tué par un cosaque, le même.

MINOS. – Rien à signaler.

RADHAMANTE. – Passez.

Andre s'approche.

CERBÈRE-FUTUR, *flairant l'air, à Cerbère-Présent et Cerbère-Passé.* – Vous sentez ? Vous sentez ?

CERBÈRE-PRÉSENT, *flairant à son tour.* – Quoi ? Oh, oui ! Oui, oui !

LES TROIS CERBÈRE, *hurlant à la mort devant Andre.* – Aouh ! Aouh ! Ouaf ! Ouaf ! Grrr ! Grrr !

MINOS. – Qu'est-ce qu'il se passe ?

ÉAQUE. – Un vivant !

LES TROIS CERBÈRE. – Ouaf! Ouaf! Grrr! Grrr!

MINOS. – Un vivant?

LES TROIS CERBÈRE. – Ouaf! Ouaf! Grrr! Grrr!

RADHAMANTE. – Un vivant?

ÉAQUE. – Sans aucun doute possible!

LES TROIS CERBÈRE. – Ouaf! Ouaf! Grrr! Grrr!

MINOS. – Couché, Cerbère, au pied! Au pied! Ah mais, sale bête!

LES TROIS CERBÈRE. – Kai, kai! Grrr, grrr...

ÉAQUE, à *Andre*. – Mais qu'est-ce que vous faites là, vous? C'est interdit, c'est strictement interdit aux vivants de se retrouver ici. Vous êtes tombé sur la tête? Vous allez nous faire le plaisir de faire demi-tour et plus vite que ça!

Andre adresse des signes désespérés à Katarina et celle-ci, à toute vitesse, compulse son livre à la recherche d'une solution.

MINOS, à *Andre*. – Et vous avez intérêt à vous dépêcher, parce que le chien, là, il n'est pas commode.

ANDRE. – C'est-à-dire que...

LES TROIS CERBÈRE, *bondissant sur Andre*. – Aouh! Aouh!
Ouaf! Ouaf! Grrr! Grrr!

ANDRE. – Au secours!

MINOS. – Couché, Cerbère, à la niche!

ANDRE. – Katarina! Katarina! Qu'est-ce que je fais? Qu'est-ce que je dois faire?

KATARINA. – Chante! Chante!

LES TROIS CERBÈRE, *bondissant sur Andre.* – Aouh! Aouh!
Ouaf! Ouaf! Grrr! Grrr!

ANDRE. – Quoi?

KATARINA. – Chante! Fais comme Orphée, chante! Chante!

LES TROIS CERBÈRE, *bondissant sur Andre.* – Aouh! Aouh!
Ouaf! Ouaf! Grrr! Grrr!

ANDRE. – Qui? Quoi?

KATARINA. – Chante!

GORAN & ANDRE. – ♪ Jouant et chantant *La vita bella.*

Se fatta mezzanotte,
Ma notte scura scura,
Se fatta mezzanotte,
Dorme la luna.
Se fatta mezzanotte
Ed era pieno giorno
Di colpo mi si è spenta
La luce intorno.

Se fatta mezzanotte,
Ed io non so perché. (×2)

Ti piacevano le salsicce,
Ma non le mangi più.
Ti piacevano le ciliegie,
Ma non le mangi più.
Ti piaceva fare lamore,
A tutte quante lore.
Ah! Vita bella, perché non torni più? (×2)

Ti piaceva il pane caldo,
Ti piaceva pasta e fagioli,
Ti piaceva la tua famiglia,
Ti piacevano i tuoi figliol,
Ti piaceva la festa e il ballo,
Ti piaceva andare a cavallo.

Ah! Vita bella, perché non torni più? (×2)

La la, la le lu !

Ti piaceva il profumo dei fiori,
Ma non lo senti più.
Ti piaceva la campagna,
Ma non lo vedi più.
Ti piaceva stare a guardare il sole
Quando si tuffa in mare,
Ah, vita bella! Perché non torni più? (×2)

Ti piaceva il profumo dei fiori,
Ma non lo senti più.
Ti piaceva la campagna,
Ma non lo vedi più.
Ti piaceva stare a guardare il sole
Quando si tuffa in mare,

Ah, vita bella! Perché non torni più? (×2) †

La chanson prend fin.

LES TROIS CERBÈRE. – ♪ Aouh aouh ! †

Les trois juges applaudissent.

RADHAMANTE, *ému*. – Allez, c'est bon pour cette fois. Passez. Bon, c'est fini pour le moment. (*Au G^{al} Abricotti.*) Allez, suivez-nous, vous.

Les juges et Cerbère sortent, entraînant Abricotti.

2

TRAVERSÉE

La barque de Charon est à quai. Y ont déjà pris place, après avoir dûment payé le nocher, les enfants du premier acte (Béatrice, Bérénice, etc.) et personnages nommés de la scène précédente. S'y trouvent également les trois membres de la famille Duvivier. Andre s'approche.

CHARON, *à Andre*. – Monte. Monte. Je t'ai entendu chanter, c'était beau, cela valait de l'or, cela me suffira pour prix de ton passage. Allez, monte.

Andre prend place dans la barque. La traversée du Styx commence.

THÉODULE DUVIVIER, *à Églantine Duvivier*. – Ah, ils sont partout, ces resquilleurs !

ÉGLANTINE DUVIVIER. – Chut, tu vas encore nous attirer des ennuis.

THÉODULE DUVIVIER, *à propos de Goran et de Andre*. – Quoi ? Regarde-moi ça, des Romanichels ! On n'est plus chez soi nulle part. Même dans l'au-delà, ils se débrouillent pour nous envahir.

ÉGLANTINE DUVIVIER. – Théodule, s'il te plaît, tu ne vas pas recommencer ?

THÉODULE DUVIVIER. – Ah mais ! Moi au moins, j'ai le courage de mes opinions, je dis tout haut ce que tout le monde pense tout bas.

ÉGLANTINE DUVIVIER. – Oui, eh bien, pour une fois, garde-les pour toi, tes opinions. Si tu n'avais pas ouvert ta grande bouche devant ces officiers allemands, nous n'en serions pas là.

THÉODULE DUVIVIER. – Eh bien, quoi ? J'ai quand même le droit de dire que ce n'est pas normal que certains payent et d'autres pas !

CHARON. – Alors, on rumine ? On se plaint ? Ah, pauvres âmes, pauvres morts... Vous, toujours vous... Mais que croyez-vous ? Que croyez-vous ? Tout le long du temps qui passe, ou qui ne passe pas, cette barque noire, le fleuve, ses méandres, et la godille, et les eaux lourdes, et les eaux froides, et vous, vous, toujours vous... Que croyez-vous que je vois ? J'y vois à peine. Des figurines, des chiffons, voilà ce que je vois. J'entends si peu. Vos plaintes ? Des rumeurs, un murmure... Non, non, je n'ai pas la partie facile, moi. Moi, j'ai du chagrin, moi. J'ai du chagrin, ça oui, j'en ai, pour moi. Pauvres âmes, pauvres morts... C'est bien votre faute si je suis là. C'est bien votre faute si je suis. Car quoi ? Il faut que vous passiez, c'est, dit-on, votre nature de croire si fort en vous-mêmes que vous vous tourmentez jusque dans la mort. Et pourtant... Les animaux, les bêtes, en voit-on ici, qui se pressent comme vous le faites, inquiets, troublés, qui comme vous à tout crin voudraient tout oublier ? Qu'avez-vous donc vécu qui ait tant de valeur ? La chair ? La passion ? La guerre ?

De quoi faites-vous si grand cas ? L'amour ? L'enfantement ? Mais voilà, c'est votre nature, il faut passer, et c'est moi le passeur, alors... Cette pièce que je réclame, c'est mon salaire, le prix de votre oubli, la rétribution de mon chagrin. Il faut vivre, fût-ce au bout du monde, fût-ce à la fin des choses, et moi je vis de compter mes pièces. S'il fallait que je fusse payé du regret de vos vies, je n'aurais rien d'autre à compter que du vent, soit moins encore que de la cendre, et je m'ennuierais. Et je m'ennuie déjà. Il faut me comprendre.

ERNESTINE DUVIVIER, à *Charon*. – Mais vous êtes un affreux bonhomme !

ÉGLANTINE DUVIVIER. – Ernestine !

ERNESTINE DUVIVIER. – Un affreux bonhomme !

ÉGLANTINE DUVIVIER, à *Théodule*. – Mais dis quelque chose !

THÉODULE DUVIVIER, à *Ernestine*. – Ernestine !

ERNESTINE DUVIVIER, à *Charon*. – C'est assez que nous soyons morts sans qu'en plus nous nous fassions insulter par un vieux grigou mal fagoté qui sent le poisson !

ÉGLANTINE DUVIVIER, à *Charon*. – Excusez-la, je ne comprends pas ce qui lui...

ERNESTINE DUVIVIER. – Oui, le poisson ! Le poisson ! Et j'en passe et des bien plus malodorantes. J'avais seize ans et je ne laisserai personne dire que ma vie n'a rien valu !

THÉODULE DUVIVIER. – Ah, Ernestine, tu vas te taire maintenant !

ERNESTINE DUVIVIER. – Non. Non, je ne vais pas me taire ! Tout ce temps à vivre, à respirer, à courir, à sauter, à bondir joyeusement, ce n'était pas rien... Nous tous ici nous souffrons, tous. Ce n'est pas rien, non, ce n'est pas rien. Je ne sais pas ce qui vous est arrivé quand vous étiez petit, mais je vous plains.

CHARON. – Je vous demande pardon ?

ERNESTINE DUVIVIER. – Oui. Votre maman n'a pas dû vous aimer assez fort.

CHARON. – Ma... maman ?

ERNESTINE DUVIVIER. – Oui. Si votre maman vous avait pris dans ses bras plus souvent, si elle vous avait dorloté, si elle vous avait serré tout contre elle en vous chantant des berceuses et en vous grattant la tête, vous n'en seriez pas là. Non, vous n'en seriez pas là. Vous auriez de la compassion. Nos chagrins, nos douleurs, vous les regarderiez avec pitié. Vous sauriez ce que c'est, la peine et le plaisir. Et les roses, vous pourriez les sentir. Et qui sait ? Peut-être même auriez-vous des amis. Et peut-être des amis parmi nous. Nous aurions pu être amis, vous et nous. Et tous ensemble, tous ensemble nous aurions chanté ! (*Un temps.*) J'avais seize ans, quoi, merde !

ÉGLANTINE & THÉODULE DUVIVIER. – Ernestine !

ERNESTINE DUVIVIER. – Oui, bon, d'accord. Flûte !

Un temps.

CHARON. – Hum... Hum... Oui... Oui... Bon, la journée a été longue, vous avez besoin de repos. D'ailleurs, vous voilà arrivés au terme de votre voyage. Allez, tout le monde descend. (*La barque*

*accoste, les âmes débarquent. Pensivement.) Maman... Hum...
Maman...*

Charon sort.

3

TRICOT

Les uns après les autres, les morts s'en vont boire à la fontaine d'oubli et immédiatement après quittent la scène pour toujours. Seuls Katarina, qui se cache, et Andre, qui est vivant, ne boivent pas et demeurent sur scène. À l'écart se trouvent Lachésis, Clotho et Atropos, respectivement occupées à filer, tisser et couper les fils de la vie.

ANDRE. – Mais où allez-vous? Qu'est-ce que vous faites? Hé!
Hé! Revenez! Maddalena! Maddalena, où es-tu? Où es-tu?
(*Chantant a capella La Passacaglia della Vita.*)

♪ Oh come t'inganni
se pensi che gl'anni
non hann' da finire,
bisogna morire. (×3)

È un sogno la vita
che par sì gradita,
è breve gioire,
bisogna morire.

Non val medicina,
non giova la China,
non si può guarire,
bisogna morire. (×3)

Non vaglion sberate,
minarie, bravate
che caglia l'ardire,
bisogna morire.

Dottrina che giova,
parola non trova
Che plachi l'ardire,
bisogna morire. (×3)

Non si trova modo
di scoglier 'sto nodo,
non val il fuggire,
bisogna morire.

Commun'è statuto,
non vale l'astuto
'sto colpo schermire,
bisogna morire. (×3)

La morte crudele
a tutti è infedele,
ogn'uno svergogna,
morire bisogna.

È pur ò pazzia
o gran frenesia,
par dirsi menzogna,
morire bisogna. (×3)

Si more cantando,
si more sonando
la Cetra, o Sampogna,
morire bisogna.

Si muore danzando,
bevendo, mangiando;
con quella carogna
morire bisogna. (×3)

I Giovani, i putti
e gl' Huomini tutti
s'hann'a incenerire,
bisogna morire.

I sani, gl'infermi,
i bravi, gl'inermi
tutt'hann'a finire,
bisogna morire.

E quando che meno
ti pensi, nel seno
ti vien a finire,
bisogna morire.

Se tu non vi pensi
hai persi li sensi,
sei morto e puoi dire:
bisogna morire. (×7) †

Andre se tait et demeure prostré.

LACHÉSIS. – Tous les mille ou deux mille ans, c'est la même chose...

ATROPOS. – Il en arrive un qui pleure et qui chante...

LACHÉSIS. – En vain...

ATROPOS. – Toujours en vain...

LACHÉISIS. – Mais il chante bien, celui-là. Je vais voir ce qu'il veut. (*Lachésis se penche sur Andre et sonde son âme.*) Ah...

ATROPOS. – Alors ?

LACHÉISIS, à *Atropos*. – Devine.

ATROPOS. – L'amour ?

LACHÉISIS. – Toujours l'amour.

ATROPOS. – Eh bien, c'est original.

CLOTHO. – Mes sœurs, nous perdons la cadence.

LACHÉISIS, à *Clotho*. – C'est un cas de force majeure. Il est vivant.

CLOTHO. – Je le sais bien qu'il est vivant. Que veut-il ?

LACHÉISIS. – Sa fiancée.

ATROPOS. – Naturellement.

CLOTHO, à *Lachésis*. – Chasse-le. Il n'a rien à faire ici. Et reprends ta place. L'ouvrage de la vie et de la mort ne souffre aucune interruption.

LACHÉISIS, à *Andre*. – Hé ! Ho ! Tu m'entends ? Il faut partir. Ça ne sert à rien de rester là. Elle est morte. Elle ne reviendra pas. Tu m'entends ? Tu vois ma sœur, là-bas, celle qui tient les ciseaux ? Elle a coupé le fil de sa vie.

ATROPOS. – Couic.

LACHÉISIS, à *Andre*. – C'est fini. Il n'y a plus rien à faire. Ho ? Ho-ho ? (*À Clotho.*) Il ne veut rien entendre.

ATROPOS. – Bon, on ne va pas s'éterniser... Où est-ce qu'il est son fil ?

Atropos cherche le fil de la vie d'Andre pour le couper.

CLOTHO, *à Atropos.* – Non, ma sœur, on ne peut pas faire ça.

ATROPOS. – Quoi? Ce n'est pas comme si on le prenait par surprise, il a déjà fait la moitié du chemin tout seul. Couic, c'est fini, on peut se remettre à travailler.

CLOTHO. – Non. Nous ne saurions hâter le terme d'une vie.

ATROPOS. – Pff!

LACHÉSIS. – Bon, alors, on fait quoi?

CLOTHO. – Je vais lui parler.

LACHÉSIS. – Bouché comme il est, bon courage.

CLOTHO, *à Andre.* – Écoute, Andre, la mort est sans remède, Maddalena n'est plus et ne saurait être à nouveau. Ce qui est est, ce qui n'est pas n'est pas, ce qui n'est plus ne sera plus.

LACHÉSIS, *en aparté à Atropos.* – Eh bien, s'il comprend quelque chose...

CLOTHO, *à Andre.* – L'oubli est l'unique richesse des morts, Andre, ne trouble pas leur repos par des cris et des pleurs insensés. Quitte ce sombre royaume. Ton heure venue, tu y trouveras ta place. Va, reprends le fil de tes jours, vis. Vis, Andre.

Un temps.

LACHÉSIS, *à Clotho.* – Je te l'avais dit, il est un peu bouché.

CLOTHO. – Certes, oui.

ATROPOS. – Bon, ça suffit maintenant. (*À Andre.*) Ho, tu vas rentrer chez toi, oui? Tu m'écoutes? Ho! Ho! (*Un temps.*) Complètement bouché.

CLOTHO. – Son amour est immense...

LACHÉSIS. – Nous voilà bien.

CLOTHO. – Sans borne...

ATROPOS. – Un sacré pétrin.

CLOTHO. – Sans fin.

ATROPOS. – Eh bien, on fait quoi ?

CLOTHO. – Laissons Maddalena le lui dire elle-même.

LACHÉSIS. – Quoi ? Et si elle en profite pour repartir avec lui ?

CLOTHO. – Ce qui n'est plus n'est plus.

ATROPOS, à *Lachésis*. – Et quand je coupe, moi, je coupe.

LACHÉSIS. – Oui. Eh bien, j'espère que vous avez raison, parce que sinon, je ne vous dis pas le chantier.

Les Moires se retirent, laissant Andre prostré.

4

LA MORTE AMOUREUSE

Entre Maddalena.

MADDALENA, à *Andre*. – C'était moi, ce baiser, Andre, reconnais-le, c'était moi. Tu voulais me le voler, mais je te l'ai donné, sur le grand escalier de la bibliothèque, sur la grand' place et sous le ciel, si grand le ciel et si étrange qu'on le regarde avec les yeux des peintres, et nue, infiniment, contre ta bouche, notre baiser comme le ciel en travers du corps. Alors, l'escalier, la grand' place, les boulevards et les rues, nous avons marché, marché et

puis bientôt couru jusqu'à ta chambre, tu avais laissé la fenêtre ouverte, les papiers s'étaient envolés, ils nous collaient à la peau, leur encre se diluait, nous étions tachés de bleu, de noir et de sueur, étourdis, essoufflés, le ciel sauvage, immense, en travers du corps. Je t'aime, Andre, j'ai dit je t'aime et tu m'as dit je t'aime, alors souvent, le plus souvent possible, marché, couru les boulevards et les rues jusqu'à ta chambre, encore et encore et aussi sous les arcades jusqu'aux portes de l'usine pour saluer les camarades, votre bonheur fait plaisir à voir disaient-ils, et c'était vrai, nous rayonnions tous les deux, deux soleils de plus, deux soleils de mieux en travers du ciel, et pour l'appriivoiser, ce ciel, cette immensité, le pain, les oranges, le vin sucré, tu allumais la chandelle, tu te blottissais contre moi, je me blottissais contre toi, à qui le serait le mieux, blotti. La nuit passait sur nous, cohortes d'étoiles et de planètes, nos camarades, oui, des camarades. Tout de moi, Andre, tu sais tout de moi, le baiser, l'escalier, le goût du vin la nuit, tout ce que tu sais, tout cela, les fleurs dont je connais le nom, cette manie de faire craquer mes doigts, les poèmes que je préfère, les chansons que j'oublie — je ne sais pas chanter, Andre, fais-moi danser —, la rondeur de mes hanches — comme ils me regardent, tu as vu ? ils aimeraient, tu crois ? —, la saveur de mes lèvres et que je ne crains ni le sang ni le diable, les araignées seulement — tue-la, Andre, tue-la —, tu sais tout de moi, te souviens de tout, comme on allait à la fontaine et comme l'enfance semblait nous avoir guidés l'un vers l'autre, ne m'oublie pas, les livres que je corne et mon café trop fort, l'écorchure au genou, un sein plus rond que l'autre, souviens-toi comme j'étais forte, comme j'ai tenu tête aux contremaîtres, aux flics, aux imbéciles, comme je leur ai dit merde, alors ta fierté, et comme je mange avec les doigts, les coudes sur la table, la gorge

tachée, ne m'oublie pas, garde ma voix, Andre, celle de mes cris, des mes murmures, de mes reproches, de mes sanglots quand tu es parti et quand je disais fais-moi l'amour ou pousse-toi de là, quand je disais à la fin c'est nous, c'est nous qu'on va gagner, souviens-toi, ne m'oublie pas, Andre, ne laisse pas ta poitrine se recroqueviller, mes parfums, mes fous-rires, ma bonté, ma bêtise, garde-les, conserve à ton cœur la dimension d'un ciel à deux soleils. L'escalier, le baiser, la sueur, les étoiles et puis le vin, et par-dessus tout souviens-toi : la première fois que tu m'as vue au coin de la rue tu as crié...

ANDRE. – Hé, toi, la belle, comment tu t'appelles ?

MADDALENA. – Toi, d'abord ! Comment tu t'appelles ?

ANDRE. – Je m'appelle Andre. Et toi ?

MADDALENA. – Je m'appelle Maddalena.

Maddalena sort.

5

FAIM

Hermès entre et couche Andre dans son lit de la chambre de Bologne, puis il rallume la chandelle et s'apprête à sortir. Au seuil, il hésite un instant, devinant la présence de Katarina. Il sort enfin. Katarina ne tarde pas et entre, inspecte la chambre. Soudain, une douleur sourde au ventre la fait se plier en deux.

KATARINA, à Andre. – Hé ! Ho ! Andre ! Andre ! Réveille-toi !
Ho ! Réveille-toi !

ANDRE. – Hein ?

KATARINA. – Allez, debout, lève-toi. Lève-toi.

ANDRE. – Mais... Mais...

KATARINA. – Viens. Viens. J'ai faim. J'ai faim !

Andre se lève et sort à la suite de Katarina.

NOIR.

